

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

- Additional comments /                      Pagination multiple.  
Commentaires supplémentaires:

# CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. III

MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1892

No. 13

## POINT DE MENACES

Une rumeur nous arrive de Québec. Le rédacteur d'un journal qui aurait fait mention du scandale Guyhot aurait été mandé au palais du Cardinal, et là on l'aurait menacé des censures ecclésiastiques, s'il faisait encore allusion à la triste affaire.

C'est donc l'ancienne histoire qui recommencerait ! Eh bien, nous allons en voir de belles. Si les gens de Québec se laissent baïllonner, ceux de Montréal parleront, et le diocèse de Québec — où il s'en passe de rudes, par parenthèse — ne sera pas oublié. Pas plus que ceux des Trois-Rivières et de Rimouski.

Que l'on essaie de nous baïllonner, nous !

Si l'on a rien à cacher, on ne doit pas craindre les regards du public.

LA REDACTION

## IL FAUT PARLER

— Que pensez-vous de notre attitude en face des récents scandales ? demandions-nous hier à l'un des hommes les plus éminents du pays, catholique fervent, patriote éprouvé et l'un des amis les plus dévoués que compte le clergé parmi les membres des professions libérales.

— Ma foi, répondit il monsieur, j'ai toujours été d'avis qu'il valait mieux jeter un voile charitable sur ces choses-là ; mais aujourd'hui j'en arrive à la conclusion qu'il faut parler. Il faut parler pour sauvegarder l'honneur de nos familles, il faut parler pour défendre les intérêts de la religion compromise par ses ministres indignes ; il faut parler

pour séparer le saint prêtre du scélérat qui souille l'habit qu'il porte ; il faut parler pour que le clergé sache qu'il se compromet beaucoup plus en cachant le vice qu'en l'exposant et en le punissant.

— Amen !

## NOTRE VIEUX CLERGÉ

Les situations graves ont cet avantage, lorsqu'elles sont comprises, d'amener des décisions graves.

La résolution que nous avons prise de dénoncer ouvertement, quelque douloureuse que fût la tâche, un état de choses criminel parmi certains membres du clergé, a eu l'heureux effet de créer dans toutes les classes de notre population un mouvement qui s'est traduit par des décisions viriles.

Le clergé a repris possession de lui-même, et le coupable a été expulsé du sein de l'Ordre qu'il avait souillé ; un autre prêtre dont les scandales avaient indigné les fidèles vient d'être forcé de se retirer à la Trappe d'Oka, et l'épuration continue.

Nous savons que des ordres sévères ont été donnés et que les jeunes chapelains qui encombrant les couvents vont être déplacés pour occuper des situations moins dangereuses à l'avenir.

Les congrégations féminines, nous le savons aussi, vont être soumises à une surveillance plus sévère dans laquelle le chef de famille sera appelé à participer, aussi bien que l'autorité religieuse.

Tous les cadeaux, services serviles, entretiens et relations étrangères aux devoirs religieux vont être formellement interdits.

Enfin l'attention la plus scrupuleuse sera portée sur les jeunes prêtres étrangers qui viennent avec des dossiers plus ou moins chargés, compromettre le bon renom du bon clergé canadien d'autrefois.

Voilà ce que nous avons obtenu par notre action énergique qui peut nous avoir causé les invectives de quelques hypocrites malsains ou idiots malfaisants, mais a certainement été appréciée à son juste mérite en haut lieu.

Comme hommes, puisque c'est aujourd'hui la monnaie courante de la discussion, nous avons pu aller loin, très loin, au point qu'on nous ait accusé de nous tromper.

Cela se peut, mais telle était l'ardeur de nos convictions, la foi sincère que nous avons d'accomplir une œuvre de salut pour le clergé canadien, que nous n'avons pas hésité dans notre marche et que nous n'hésiterions pas davantage si même occasion se présentait.

Le sophisme en vertu duquel on nous accuse d'avoir conclu du particulier au général, et rendu notre clergé en bloc responsable de la faute de quelques-uns — ce qui est faux — n'est pas pire que celui qui consiste à voir la ruine de la religion dans la déchéance des hommes qui la pratiquent.

La religion catholique a subsisté à des orages autrement violents, à des bouleversements autrement effroyables que les quelques articles du CANADA-REVUE, et elle a subsisté.

Ils ne prouvent guère de foi dans sa divinité, dans sa force et sa grandeur, ceux qui la tiennent à la merci des escapades de quelque petit abbé, ou des accès d'indignation de quelques publicistes.

Bien autrement grande est la responsabilité des hommes politiques qui ont jeté dans la fournaise des partis non plus le clergé, mais la religion elle-même et qui, rabaissant le rôle de divin éducateur du peuple, en ont fait un instrument de domination non pas spirituelle mais bien purement temporelle, ont créé le curé politicien et chef politique de paroisse en lui remettant en mains les deux pouvoirs et préparant les scandaleux abus que nous déplorons aujourd'hui.

Ce sont là les hommes qui se plaignent, qui font les bons apôtres et contrecarrent le mouvement d'épurement que nous avons entrepris et que nous entendons continuer sous l'œil attentif de celui qui possède le pouvoir de défaire les coupables.

On nous demande où nous voulons en venir. C'est bien simple, nous voulons revenir au temps d'autrefois où nos braves prêtres canadiens entraient le front haut dans toutes les familles, où du petit au plus grand tout le monde se réunissait autour de lui pour entendre la sainte parole, et où ils quittaient notre toit accompagnés des tendres et filiales bénédictions de tous.

Ce clergé là nous a fait grands, nous a fait forts, nous a gardés canadiens, a fait de bons catholiques et de bons Français.

Le temps béni de l'Église au Canada était celui où on ne faisait pas de politique dans les presbytères, où on ne capitonnait pas des plastrons de soie pour son confesseur, où l'on ne souscrivait pas pour lui acheter des montres d'or, où la vieille servante balayait seule la sacristie sans qu'une soi-disante pénitente vint en robe de soie laver le plancher ou raccommo-der par pénitence, le dé d'or à la main, les fonds de culotte de son directeur spirituel.

Lorsque nous serons revenus aux bonnes mœurs d'autrefois, nous aurons reconquis notre grandeur, notre force, notre virilité.

Nous savons que les idées que nous exprimons ici sont

celles de tous les membres de notre clergé national qui se ressaisit enfin dans la bourrasque et veut triompher.

Dans l'œuvre qu'il entreprend, nous l'aiderons de toutes nos forces, et personne ne sera plus heureux que nous le jour où nous pourrons dire enfin que ses efforts ont été couronnés de succès.

DEMOS.

## REFORME !

Monsieur le rédacteur,

Je viens de lire dans la *Patrie* de samedi une correspondance où l'on signale comme chose à éviter l'importation par notre clergé de jeunes prêtres venant d'Europe.

Mon Dieu, monsieur, je ne vois pas que là soit le mal. La morale est la même partout, et les prêtres qui viennent de France ou de Belgique sont tout aussi bons — en général — que les autres.

Le mal, le voici : c'est que nos évêques ont l'air de se dire : " L'immoralité n'existe pas du moment qu'elle est cachée. "

Et partant de là, ils couvrent saintement de leurs manteaux les abominations les plus révoltantes, font tout en leur pouvoir pour faire passer les dénonciations pour des calomnies, puis, en catimini, sous un prétexte quelconque, envoient le monstre recommencer son beau travail ailleurs.

Ce qui se pratique dans nos paroisses et dans nos diocèses en faveur de nos brebis galeuses à nous, se pratique naturellement en faveur des brebis galeuses qui nous viennent d'Europe.

Je n'ai pas de preuves certaines à l'appui du fait, mais j'ai la conviction morale bien arrêtée que l'abbé Guyhot n'en était pas à ses premiers exploits : il avait exercé le ministère ailleurs avant d'être accueilli par nos évêques. Quels certificats avait-il ?

Savez-vous ce qu'on lisait, en 1885, je crois, dans un journal de Belgique ? A peu près l'entre-filet suivant :

" Le fameux père X, dont le honteux esclandre a fait tant de bruit ici il y a quelques années, vient de mourir à Québec (Canada) où il était devenu, paraît-il, un pilier des bons principes. "

Un peu plus tard, un journal parisien racontait les prouesses scandaleuses, en Corse, d'un prêtre qui fut longtemps desservant d'une campagne canadienne, presque le fondateur d'une paroisse, et qui — avec sa *saur* — parcourait ainsi le monde au bénéfice du salut des âmes et des principes anti-révolutionnaires.

Pas besoin d'aller plus loin : M. l'abbé Guyhot vient d'être chassé de l'ordre de Saint Sulpice, — au moins la *Minerve*, l'organe de l'orthodoxie, l'affirme ; — mais comme il n'a été chassé qu'après que tous les efforts eussent été faits pour sauver sa *réputation compromise*, nous sommes autorisés à supposer qu'on le trouvera, un de ces jours, exerçant le *saint* ministère, dans quelque bonne ville naïve de l'Amérique du sud où d'ailleurs, sous l'égide de quelque évêque aussi indulgent pour les prêtres scandaleux que sévère pour les jeunes filles qui valsent, ou les gens qui lisent le *Courrier des Etats-Unis*.

Que dis-je, il est probablement déjà placé quelque part, l'abbé Guyhot, et — sans doute — prêt à recommencer sur une aussi grande échelle.

Où vont les prêtres que l'on est forcé d'expulser des collèges ou des communautés pour attentats à la morale? Dans quelque paroisse où nos *supérieurs* les chargent de conduire les âmes en paradis, dans la barque du parti tory.

Quelquefois vous entendez parler d'une apostasie : un prêtre s'est fait ministre protestant. Tout d'un coup, comme par enchantement, tout se découvre : c'était un débauché, un libertin, il séduisait les femmes et corrompait les enfants.

Mais alors pourquoi le gardiez-vous dans votre sein? Pourquoi le cachiez-vous si soigneusement? Pourquoi le laissez-vous dire la messe? Pourquoi l'envoyiez-vous confesser les femmes et prêcher des retraites?

Croyez-vous qu'un évêque qui reçoit ou garde dans son diocèse un prêtre gangrené n'est pas responsable devant Dieu et devant les hommes des âmes et des réputations perdues par ce prêtre?

Il me semble que ce n'est pas trop demander au clergé que d'exiger qu'il se comporte comme on se comporte dans une société respectable. Or, dans une société respectable, on n'invite pas, on ne reçoit pas, on expulse même les gens qui ne savent pas vivre, à plus forte raison les libertins immondes.

Pourquoi le clergé n'en fait-il pas autant?

Plaignez-vous à un évêque que tel vicaire souille votre lit, ou corrompt vos enfants. Quatre-vingt dix-neuf fois sur cent, on vous traitera de calomniateur; ou bien — si l'accusation est trop prouvée pour cela — on vous répondra : "Que voulez-vous que j'y fasse!" et l'on vous défendra d'en parler sous peine de censure ecclésiastique.

Et, comme tout le monde n'a pas le courage de proclamer son déshonneur en public, tout est caché, enterré, et M. l'abbé continue à labourer dans le champ du Seigneur.

Quand la chose a fait trop de bruit, on le change de paroisse, et tout est dit.

Mais, parce que les journaux n'ont pas encore parlé de ces choses, pense-t-on en bonne vérité qu'elles sont ignorées? Pense-t-on que parce qu'ils ne se sont pas encore fait jour dans la presse, tous ces scandales étouffés ne sont pas parvenus aux oreilles des familles? Pense-t-on qu'ils ne sont pas médités, commentés avec des ricanements chez les uns, et des paroles de douleur et de consternation chez les autres?

Mais tout cela court les rues depuis quinze ans, vingt ans, trente ans. A tel point que des histoires odieuses circulent même sur le compte de certains évêques.

Le clergé connaît bien la profondeur de la plaie; mais il la croit cachée. Qu'il se détrompe; la plaie est à nu depuis longtemps; et ce qui se dit ou s'insinue aujourd'hui dans les journaux, fait la monnaie des conversations depuis des années.

Le clergé ne regagnera un peu de confiance que le jour où il aura remplacé, dans les couvents, les jeunes abbés fringants et parfumés par quelques vieux prêtres éprouvés, quand il aura fait des enquêtes publiques sur certaines

communautés où l'on garde en pension certaines dames très dévotes, quand certains prêtres de haut grade n'iront plus se baigner sur les plages avec des dames trop peureuses pour faire la planche toutes seules; et enfin quand les prêtres scandaleux seront dénoncés du haut de la chaire — comme les libéraux au moins — et surtout retranchés du nombre de ceux à qui nous sommes appelés à confier nos consciences et celles de nos familles.

Il est de jeunes abbés bien trop populaires dans nos couvents. Il faut qu'ils sortent, ou nous mettrons nos jeunes filles ailleurs.

Qu'on ne nous dise pas que ce sont de saints prêtres : on en disait autant de l'abbé Guyhot. Et Dieu sait le nombre des femmes et des jeunes filles dont le nom, jusqu'ici respecté, court aujourd'hui les rues, grâce à ce misérable!

Et cependant l'archevêque était averti, nous dit-on!...

Voilà ce qui est révoltant! Voilà ce qui amasse dans le cœur de tous les pères de famille les éléments d'un orage dont le clergé est loin de soupçonner l'intensité.

Que n'a-t-on pas réservé pour les mauvais prêtres la millionième partie des anathèmes que l'on prodiguait si charitablement aux libéraux et aux républicains! Le bercail serait peut-être propre aujourd'hui. Les catholiques respireraient, et les bons prêtres, les saints prêtres comme j'en connais tant, ne seraient pas éclaboussés par l'infamie de ceux qui les entourent.

Il faut un nettoyage à l'archevêché, dans plusieurs communautés et dans nombre de presbytères. Il faut que le clergé s'épure, que les prêtres se fassent citoyens comme nous, soumis aux lois comme nous, et paient des taxes comme nous. La femme de César doit être à l'abri même du soupçon.

Si cette réforme n'a pas lieu, les pères de famille chercheront et *trouveront* le moyen de mettre leur honneur et celui de leurs enfants à l'abri des tentatives de Guyhot et Cie.

UN VIEILLARD INDIGNÉ.

## NOS TRAVERS

### LE CULTÉ DU PRETRE

Je n'aurais rien dit de certains incidents regrettables qui se sont produits récemment, si la chronique scandaleuse ne s'en était pas mêlée.

Comme tous mes compatriotes, je sais que nous devons beaucoup à notre clergé national, qui a été pendant longtemps l'unique guide de nos destinées.

Je n'aime pas à conclure du particulier au général, et je ne crois pas qu'un corps éminemment respectable puisse être tenu solidaire des fautes commises par quelques uns de ses membres.

Ce que j'ai lu dernièrement dans plusieurs journaux, et principalement dans le CANADA-REVUE, m'a fait réfléchir, et je me suis demandé si la situation est réellement aussi désespérée que semblent le croire quelques uns de mes confrères.

Doit-on étouffer les scandales ecclésiastiques ou leur donner tout le retentissement possible?

Étouffez-les, disent les membres du clergé. Ne les étouffez pas, publiez-les aux quatre vents du ciel, disent des moralistes sans soutane.

Si vous vous taisez, vous encouragez le vice, vous lui assurez l'impunité, vous contribuez à sa propagation.

S'il y a des coupables, adressez-vous à leurs supérieurs, et faites-les punir, reprennent les premiers.

Merci, retournent les autres. Nous la connaissons, celle-là. Nous n'avons pas envie de nous faire mettre à la porte comme cela nous est déjà arrivé en pareille circonstance. Nous ne tenons pas tant à punir et à nous venger qu'à protéger la société contre les hypocrites ensoutanés.

Nous ne voulons pas qu'on les promène de paroisse en paroisse pour semer partout la contagion du vice. Nous voulons que la punition soit aussi retentissante que le scandale.

Je crois que les uns et les autres ont un peu raison, et qu'il serait assez difficile d'établir sur ce point une règle absolue dont l'application offrirait invariablement la meilleure solution possible.

Le clergé est intéressé à cacher ses plaies, diront les partisans du potin obligatoire.

On attaque les mœurs du clergé pour atteindre la religion, répondront les adeptes de la discrétion et du mystère.

L'abbé Guyhot a été expulsé de la communauté dont il a déshonoré le costume. Je crois que les articles les plus violents qui aient été publiés étaient écrits lorsque cette nouvelle nous est parvenue. Dans ce cas particulier, le but que se proposaient surtout mes confrères était déjà atteint, le séducteur ne pourra plus se servir de son caractère pour débaucher les femmes et les jeunes filles, et la publication de ces véhémentes protestations n'a pu influencer la décision du Supérieur de Saint Sulpice.

Je me félicite de n'avoir pris aucune part à ces dénonciations, parce qu'il m'en aurait coûté de dire des choses désagréables à notre clergé, que je respecte beaucoup comme corps ; mais je n'irai pas jusqu'à dire que je regrette le bruit que l'on a fait autour de cet incident.

La Providence a sans doute voulu qu'il en fut ainsi, et j'espère que la leçon portera ses fruits.

D'autres scandales ont éclaté en même temps. Il fallait cela pour ouvrir les yeux à ceux qui ont la manie de vouloir substituer le culte du prêtre à celui du vrai Dieu, les manifestations extérieures à la piété modeste, l'hypocrisie à la vertu, la surveillance du prochain au soin de sa propre conduite, et la religiosité à la religion.

Les prêtres sont des hommes faillibles. Ils vivent dans un milieu à part, entourés d'une atmosphère d'adulation qui leur déroberait une partie de ce qui se passe autour d'eux.

Ils ne sont pas seuls responsables de l'état de choses qui existe.

Ce sont des laïques qui les poussent imperceptiblement dans une voie dangereuse, et pour eux et pour la société.

La flatterie sait revêtir toutes les formes, et tel prêtre dont l'humilité s'effaroucherait des compliments qui lui seraient adressés personnellement, acceptera volontiers toutes les exagérations intéressées qui s'adressent au corps dont il fait partie.

Il ne manque pas de gens qui aiment à ramper, et comme dans notre société franco-canadienne le clergé a été longtemps le seul corps dirigeant, il a vu à ses pieds, à côté des amitiés sincères, toute l'engeance hypocrite des sycophantes et des courtisans.

Pour conserver les bonnes grâces du clergé, ne fût-ce que pour se donner du ton, — ou pour masquer sous les dehors d'une feinte piété une conduite des plus répréhensibles, que d'êtres méprisables se sont faits mouchards, et ont réussi à créer entre le clergé et les patriotes les plus sincères, des malentendus qui existent encore !

Ce n'est pas tout d'un coup qu'une certaine école en est arrivée à émettre les prétentions les plus absurdes, les idées les plus étroites ; à les faire adopter, tacitement du moins, par une partie du clergé, et à damner, de sa propre autorité, tous ceux qui ne pensaient pas comme elle. Il a fallu pour cela une longue suite d'années.

Le clergé s'est laissé faire. C'était assez naturel qu'il eut confiance en ceux qui l'adulaient.

Ce qui est arrivé dans l'ordre politique a eu sa contrepartie dans l'ordre moral.

Je me méfie toujours du zèle des laïques trop bruyamment et trop ostensiblement religieux. L'expérience m'a appris ce qu'en vaut l'aune, et je suis convaincu que je ne l'aurais jamais su si j'eusse été prêtre.

Les congrégations laïques sont d'excellentes choses au fond. En pratique, elles sont trop souvent, dans les villes, surtout, des sentines d'hypocrisie.

Je sais bien qu'il est très commode, à un moment donné d'avoir sous son commandement un grand nombre d'électeurs régulièrement enrégimentés ; mais le clergé n'a pas besoin de cela pour être fort, et comme il s'abstient d'ordinaire de faire de la politique active, l'organisation ne peut être exploitée politiquement qu'au profit d'un laïque.

Je ne dis pas que ce soit la règle générale, mais je sais que cela est arrivé à ma connaissance.

Je sais que ces congrégations ont eu pour résultat d'inspirer aux femmes comme aux hommes la haine de la république française si hautement appréciée par le pape Léon XIII.

Je sais qu'on inculque là à nos jeunes gens des idées politiques qui ne sont ni de notre temps ni de notre pays, et que l'on retarde par là l'accomplissement des destinées que le ciel nous réserve.

Je sais que l'hypocrisie y est pratiquée en grand. Si l'on en doute que l'on s'adresse aux centaines de citoyens honorables qui, après avoir pendant longtemps fait partie de ces congrégations, en sont sortis complètement dégoûtés.

Demandez-le aux créanciers de certains marchands qui étaient autrefois les piliers de ces associations, et que leur prodigalité envers les communautés religieuses a conduits à la banqueroute.

Moins de bazars, moins de pèlerinages, moins d'occasions pour les dévotes jeunes et vieilles de dorloter, d'aduler et de courtiser les prêtres jeunes et vieux.

Nous sommes dans un pays libre où tous les citoyens sont égaux devant la loi. Qu'il en soit de même en ce qui concerne les usages.

Toutes ces associations, pèlerinages et manifestations de

la piété extérieure ne sont pas la religion. Elles en sont l'expression lorsqu'elles ne donnent lieu à aucun abus, mais il vaudrait mieux les supprimer, si elles doivent avoir pour effet de faire oublier la religion pour le prêtre, le culte du vrai Dieu pour certaines pratiques propres à entretenir la superstition et cette espèce de mysticisme romanesque qui, chez certaines natures exaltées, peut conduire à des développements dangereux.

Nos prêtres sont bons, dira-t-on. Ils sont francs, honnêtes, sincères, chastes, etc. J'admets tout cela, mais s'ils sont en général dignes de respect, malgré quelques malheureuses exceptions; c'est une raison de plus pour ne pas les exposer à se pervertir et à pervertir les autres.

Rendez-nous nos mœurs simples et antiques.

Je donnerais tous les miracles de Sainte-Anne pour voir notre clergé tel qu'il était alors qu'on apportait plus de soin aux choix des ecclésiastiques; lorsqu'on ne songeait pas à prendre la soutane pour se faire dans le monde une existence facile et honorée.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'oser exprimer mon opinion sur ce que le clergé devrait faire ou ne pas faire.

Ce n'est pas moi qui ai mis la question sur le tapis.

Je parle sincèrement. Ma position dans le monde m'a permis d'observer une foule de faits qui échappent d'ordinaire à l'œil d'un prêtre. Mon opinion est franche; je la donne pour ce qu'elle vaut, sans parti pris, sans animosité et mû par l'unique désir de voir le clergé solidement rétabli sur le piédestal moral d'où certains événements regrettables ont failli le faire tomber.

Je crois à la possibilité de recruter ici, parmi nos Canadiens sortis du peuple, un clergé qui connaisse nos légitimes aspirations; de lui donner une éducation qui appartienne à notre siècle et à notre continent, et de se montrer plus difficile sur le choix des sujets qui se destinent à la prêtrise.

Je crois que notre clergé y gagnerait à lire les journaux qui ne craignent pas de lui dire la vérité et, bien que certains des écrits dont j'ai parlé n'aient paru trop sévères, j'attends les plus heureux résultats de cette explosion d'indignation qui prouve que, contrairement à ce que prétendent les ennemis de notre race et de notre religion, le Canadien-Français est resté assez honnête, assez franc, assez libre et assez énergique pour flétrir le mal même chez ceux qu'il est accoutumé à entourer du plus profond respect.

IGNOTUS.

Messieurs Willis & Cie., agents des pianos de la maison W. Knabe & Co., ont ouvert à l'Exposition provinciale une magnifique exposition des instruments qu'ils ont en vente.

Depuis les plus coûteux jusqu'aux plus humbles, tous se font remarquer par un soin, une délicatesse de construction, une tonalité qui n'a pas d'égale.

Il est important que tous les visiteurs donnent quelques instants de sérieux examen à ce splendide déploiement des richesses de l'art musical.

Nous recommandons spécialement à tous nos lecteurs et amis de visiter et d'examiner les pianos exposés par MM. Willis & Cie.

## PAGE D'HISTOIRE

En l'an de grâce 1692, le 27 août, fête du pieux roi St Louis, un vaisseau royal, "l'*Arthémise*", battant pavillon de l'amiral duc d'Harbel dont la flotte était stationnée à Québec, remontait lentement les ondes bleues du beau St Laurent et venait jeter l'ancre en plein fleuve, en face de l'ancienne bourgade d'Hochelaga, devenue Ville-Marie, et résidence de M. de Frontenac.

On était au lendemain de difficultés maintenant apaisées avec les sauvages des diverses bandes, mais de gros nuages obscurcissaient encore l'horizon et faisaient prévoir de prochaines tempêtes.

Les ministres du grand Roi avaient décidé qu'il était essentiel de faire parvenir au cœur de la colonie un envoyé spécial qui montrât aux tribus inquiètes les bons sentiments dont la France était animée à leur égard; et c'est cette décision qui avait motivé l'apparition sous les forts de Ville-Marie du pavillon fleurdelysé flottant à la corne d'artimon d'une élégante corvette armée de huit caronades.

Tout le long du fleuve les hordes sauvages dispersées pour la chasse ou la pêche avaient vu passer avec stupeur et respect le représentant du pouvoir royal, l'envoyé spécial du grand Ononthio.

De bouche en bouche la nouvelle s'était répandue qu'il apportait la bonne parole, et aussitôt les chefs avaient réuni leurs guerriers, et emmenant avec eux leurs squaws, ils avaient mis à l'eau leur chaloupe pour suivre le sillage de l'*Arthémise*.

Lorsque la corvette fit tonner ses caronades en face de la chapelle Notre-Dame de Bonsecours et que le Fort Callières répondit au salut en hissant l'étendard de la colonie, et lançant aux échos les éclats de ses feux de mousqueterie, des deux rives du St Laurent on vit se détacher des pirogues de toutes formes et de toutes dimensions qui fourmillèrent autour du vaisseau et dont les occupants donnèrent des signes non équivoques d'une intense curiosité.

Telle fut la curiosité avide de ces visiteurs qu'il fallut installer aux coupées une garde spéciale pour éviter l'invasion. L'équipage massé sur les bordages se réjouissait de contempler ces types étrangers qui affluaient de toutes parts, et dont la plupart s'exprimaient dans une langue se rapprochant beaucoup du français, mais avec des intonations particulières et surtout avec un mélange de mots et d'expressions d'un idiome qui leur était étranger.

L'amiral reçut à son bord la visite du premier magistrat de la ville, Jaime Meschaines, qui lui souhaila la bienvenue au nom de la population et l'invita à se rendre à la maison du gouverneur où devaient se tenir les jours suivants des conférences sur le meilleur moyen d'accomplir la mission confiée par le Roi; il lui présenta en même temps les principaux officiers de la ville, le greffier Goliath, le sénéchal Hogue, le grand connétable Baïonette, le shérif Rosario et le prévôt des marchands Jacques Hangar et le rabbin portugais El Bronor.

Après l'échange de quelques paroles de bonne amitié et de quelques gouttes de rhum des Antilles, la délégation

urbaine se retira et descendant à terre au milieu des sourires narquois des indigènes fort peu respectueux de coutume.

Huit jours se passèrent en négociations, en visites de la jeune ville qui fut inspectée de fond en comble; les établissements religieux déjà fort nombreux et très riches accueillirent avec grande faveur l'Amiral, qui leur confirma la promesse d'accroissement de leurs privilèges et de nouvelles concessions territoriales.

Plusieurs bals et soirées où se réunissait l'élite de la colonie furent donnés en l'honneur des officiers français auxquels avaient été attachés trois officiers d'ordonnances, deux militaires, les capitaines Régis et Lenoyau et un civil, le vicomte de Monthabor. Ces trois représentants du pouvoir militaire et du pouvoir civil se sont distingués par leur assiduité, et l'un deux le vicomte de Monthabor poussait si loin l'empressement dans l'accomplissement de ses devoirs qu'il ne quittait pas le vaisseau, pas même à l'heure des repas.

Le 3 septembre avait été la date fixée de concert entre le duc d'Harbel, le gouverneur et le premier magistrat Meschaines pour une réception générale à bord de l'*Arthémise*. Chacun des personnages marquants de la colonie devait avoir le droit d'amener avec lui un certain nombre de sauvages des tribus campées autour de la ville et aussi leurs squaws pour leur faire apprécier un peu la grandeur de la civilisation française, la force de la marine du Roi, la valeur de ses canons, et tâcher de leur arracher des promesses ou des offres de soumission et de traités créés.

Toutes les mesures avaient été prises pour le maintien de l'ordre à bord, et aussi pour une somptueuse et plantureuse réception des invités. Des tables garnies sous la surveillance de Victor d'Olive, officier de bouche de Sa Majesté, avaient été dressées dans le faux-pont avec des vins de France à profusion, et aussi un peu d'eau de feu pour les peaux-rouges. La corvette était splendidement décorée afin de produire une impression plus éclatante sur les enfants de la forêt.

La réception était à peine commencée que l'on s'aperçut bien vite que l'on était débordé. Au lieu de quelques sauvages que l'on comptait recevoir, ils arrivaient par légion et noyaient les citoyens respectables. Le fait est qu'une foule d'entre eux avaient abandonné leur costume primitif pour endosser celui des colons, et ainsi déguisés, s'introduire clandestinement à la place des invités. Dans ces conditions, ils avaient échappé à l'œil de l'officier de service peu au courant des mœurs du pays et de la distinction à faire.

Les notabilités réunies autour de l'Amiral constataient avec effroi ce qui se passait, et prévoaient les conséquences désastreuses qui devaient en découler, car évidemment, ces sauvages costumés, la plupart des Iroquois, ne pouvaient avoir que de très mauvais desseins.

Ceux qui avaient conservé leur pittoresque costume, leurs habits de chamois brodés de perles multicolores, leurs ouvertures écarlates, leur splendide casque emplumé se promenaient gravement, sévèrement, suivis de la squaw encapuchonnée, non moins grave, non moins sévère, et venaient saluer bien bas les chefs; tandis que les autres, fiers, insolents, défiant bravement leur compagnes affublées de costumes de mardi-gras, moitié vêtues, laissant paraître des

chairs malsaines, parlaient haut, écrasaient à plaisir les pieds d'un chacun, interpellaient les officiers au passage, arrachaient les fleurs qui ornaient les panneaux pour en garnir leurs habits, et sous prétexte de danse se livraient à une grotesque répétition de leurs cérémonies sanguinaires ou macabres de la Savane.

Le duc d'Harbel environné des principaux membres de la colonie crut bon de laisser le champ libre à cette horde, espérant que l'excitation allait se calmer, et se retira dans un petit salon qu'il avait fait préparer sur le gaillard d'arrière.

Mal lui en prit, car, aussitôt que la foule cessa d'apercevoir l'Ononthio, l'orgie commença. Les sauvages lâchés ainsi descendirent dans le carré où étaient préparées des victuailles et les boissons du souper, et se précipitèrent sur les tables, empoignant à pleines mains les viandes et les déchirant à belles dents, passant d'une table à une autre, jusqu'à ce que tout fût disparu, volant les bouteilles et les sifflant gloutonnement dans un coin jusqu'à ce qu'il leur fût impossible de rien ingurgiter, et ce n'est que lorsque tout fût avalé, vidé, qu'ils abandonnèrent le carré qui ressemblait alors à un lieu de carnage.

Puis, ils se répandirent dans les chambres des officiers faisant main basse sur tout ce qui s'y trouvait: bibelots, rubans, cigares.

Le comte de Baulac et le marquis d'Aultraye qui avaient aperçu ce manège et qui avaient conçu des craintes sérieuses en voyant remonter quelques indigènes titubant, crurent bon de prévenir l'amiral qui dépêcha deux de ses officiers pour s'enquérir de ce qui se passait.

Ceux-ci prenant à leur bras deux dames pour imposer le respect sans être obligés de faire acte d'autorité, gagnèrent le carré où s'offrit à leurs yeux le répugnant spectacle décrit plus haut.

Mais, sur le pont survenaient des incidents d'un autre genre. L'effet des libations commençait à se faire sentir, et quelques-uns des sauvages déguisés faisaient grand bruit. L'un deux, venu de l'Est, Martinet, qui se distinguait par sa longue barbe, avait entamé en Iroquois une discussion avec un matelot qu'il accusait de lui avoir volé son chapeau; un médecin sauvage surnommé Chapelain cuvait son vin sur les piles d'habits des invités déposés dans une partie spéciale du navire et, comme les héros de Rabelais, se soulageait sans vergogne du trop plein de liquide qu'il avait absorbé.

La situation devenait critique et l'on redoutait une révolte; les membres de la colonie qui savaient à quels excès peuvent se porter des sauvages avinés livrés à eux-mêmes, sous l'influence de la liqueur, se groupèrent instinctivement et abandonnaient à ces forcenés tout l'avant du bateau.

L'amiral toujours souriant, toujours correct, ne laissait rien paraître, mais ce fut un soupir de soulagement qui s'échappa de toutes les poitrines lorsque le dernier de ces énergumènes passa la coupée.

Alors, tous les invités qui étaient restés s'empressèrent autour de l'Amiral pour s'excuser, excuser la colonie et dire bien haut qu'ils regrettaient ces tristes événements qu'il le priaient de ne pas leur en tenir compte ni à eux ni

à Ville-Marie, dont le bon nom ne devait pas être terni par l'œuvre de quelques mécréants introduits clandestinement, sans titre, sans invitation après avoir caché leur réelle origine sous des costumes d'hommes du monde.

Le duc d'Harbel répondit dans les termes les plus aimables à ces chaleureuses protestations et s'empressa de promettre de passer sous silence le déshonneur de la colonie dans le rapport qu'il devait faire à la Cour de France.

Le lendemain, dimanche, après avoir entendu la Sainte Messe à bord, l'Amiral donnait l'ordre de déployer les voiles et lançant aux échos une bordée de ses caronades royales prenait le chenal et descendait le fleuve en route vers Québec et la France au milieu des hurras et des adieux frénétiques de la colonie attristée.

HISTORICUS.

## LA NOBLESSE FRANÇAISE

### EN FRANCE ET AU CANADA.

“Un vicomte qui se sauve avec la caisse ; un baron dans le pétrin,” voilà les deux nouvelles fort intéressantes pour un français que j'ai apprises à mon arrivée à Montréal ; elles ont soulevé devant moi tellement d'interprétations curieuses et erronées que, bien que nouveau-venu parmi vous, et ne devant jouer dans votre milieu qu'un rôle d'étoile filante, je prends la liberté de vous adresser quelques lignes au sujet de la noblesse française, de sa situation actuelle, de ses qualités et ses défauts, et de la position étrange dans laquelle se trouvent ses membres lorsqu'ils s'expatrient dans une contrée comme le Canada.

Je serais heureux si ces quelques notes jetées à la hâte pouvaient éclairer votre excellente population sur un état de choses qu'elle ignore entièrement, et qui l'induit à commettre des erreurs qui lui sont aussi préjudiciables qu'à ceux qu'elle croit aider.

Sans attaches nobiliaires personnelles, j'ai assez vécu pour respecter en elle-même l'institution, qui a pour elle les honneurs de la tradition ; et si je ne puis admirer tous ceux qu'elle a formés et qu'elle engendre aujourd'hui, je sais apprécier les uns et plaindre les autres.

Si nous prenons l'état actuel de la noblesse en France, il est facile de comprendre de suite que le premier mal dont elle souffre est la ruine financière. A part quelques grandes fortunes dont les dimensions étaient telles qu'elles pouvaient être entamées sans être détruites, la plupart des nobles de Province, ceux qui forment le gros contingent des titres nobiliaires que vous avez l'occasion de connaître au Canada, sont positivement ruinés.

Je ne parle pas ici des hobereaux, ni des seigneurs de pacotille, qui d'ailleurs n'ont jamais compté, mais de la bonne vieille noblesse terrière, qui tenait autrefois grand train sur ses terres ; celle-ci est à bas.

La dépréciation de la propriété foncière a réduit à néant les ressources de ces braves gentilshommes, qui faisaient leur large part de la grandeur territoriale de la France. Les revenus de la terre disparaissant, les châteaux ont été hypothéqués pour maintenir encore quelque temps le rang des anciens jours, mais la gêne a continué, et maintenant c'est dans la retraite au fond de leurs splendides manoirs

que ces grands seigneurs d'un autre temps maudissent la République, “La Guense”, qu'ils accusent de tous leurs maux, au lieu de songer que le vrai coupable est le progrès économique qui ne respecte ni histoire ni parchemin, et qui nivelle tout sur son passage.

En même temps que la déchéance financière est survenu l'affaiblissement de l'autorité, augmenté encore par les événements qui ont enlevé par des morts prématurées, et des dissensions de parti, une orientation sérieuse et décisive à l'ancienne noblesse royaliste.

Le paysan français, malin et sournois, a vite saisi la situation et a fermé au Seigneur le champ d'action dans lequel il eût pu retrouver une compensation pour ses pertes : le parlementarisme.

Comme me le faisait remarquer il y a quelques mois un vieil ami Tourangeau que je visitais : “le paysan nous respecte mais il ne nous écoute plus. Il nous tire son chapeau, mais nous refuse son vote”.

Voilà dans quel milieu prend naissance le jeune héritier d'un beau nom qui, après avoir cascadié quelques années dans la capitale de la province natale, passé quelques mois à Paris à liquider sa part d'héritage ou de donation paternelle, vient échouer au Canada sur le conseil de quelque bon père qui lui a désigné votre pays comme essentiellement religieux et catholique, et surtout hostile aux “tendances modernes” et aux “doctrines républicaines”.

Le jeune noblion rêve pendant tout le voyage un Eldorado, un pays de Cocagne, et c'est anxieusement qu'il attend la terre promise.

Que va-t-il faire là-bas ? Il ne se le demande pas lui-même. Avant de partir, on lui a bourré les poches de lettres d'Evêques et d'Archevêques et on lui a donné comme simple conseil d'aller voir ces messieurs, qu'ils lui trouveraient quelque chose.

On a même ajouté : “Ils sont tout puissants là-bas” !

Une fois débarqué, il suit consciencieusement les conseils qui lui ont été donnés, fait ses visites et se trouve présenté à plusieurs de vos “Joseph Prud'homme” ou “M. Poirier,” qui sont tout fiers de serrer la main d'un vicomte ou d'un baron authentique, “recommandé par Monseigneur”.

Le nouveau venu est en général un joli garçon, de bonnes manières, avec l'esprit qu'il tient de race, et immédiatement on fait cercle autour de lui, on l'écoute bouche bée, et pour quelques semaines il est le lion du jour.

Mais bientôt il s'aperçoit que des louis français changés en piastres s'écoulent très vite, et il demande à ses connaissances si elles ne pourraient pas lui indiquer une situation. Pourtant il a été si bien reçu, traité de si haut, qu'il n'ose avouer qu'il en a atrocement besoin et pour ne pas descendre du piédestal où on l'a placé, il fait remarquer négligemment que c'est uniquement pour s'occuper, qu'il s'ennuie, qu'il voudrait faire quelque chose.

La vérité est que s'il n'a pas trouvé une place le lendemain il sera mis hors de sa pension et que ses bagues, sa montre, ses épingle de cravate sont déjà au clou.

Cependant on le dissuade, on lui conseille de se reposer encore, de voyager, et le pauvre garçon qui dissimule son dénuement fait semblant d'accepter ces conseils tout en

maudissant, s'il a du cœur, les nigauds et les badauds qui le conseillent ainsi, qui eux travaillent dur et ferme toute la journée pour gagner le pain de leur famille, et se figurent qu'un titre ou un blason sont une nourriture suffisante pour un estomac de vingt ans.

S'il échappe à ce milieu, à cet hypnotisme, il peut encore être sauvé, mais là la difficulté commence.

Se figure-t-on qu'il soit bien facile à un baron ou à un vicomte de travailler comme un vulgaire roturier ?

D'abord tout l'éloigne du travail : son éducation, l'atavisme, les leçons qu'il a reçues, les milieux dans lesquels il a vécu.

Prenez-en un entre mille et laissez-le parler : naguère il avait cent vassaux ; il portait le casque et la cuirasse, et s'élançant à l'improviste de son donjon crénelé il rançonnait les marchands qui allaient aux foires et leur enlevait leurs filles : c'étaient jeux de princes ; il a pris Constantinople et Jérusalem, il est venu à la Cour de Louis XIV dans les splendeurs de Versailles, quand les usuriers ont eu fini de dévorer ses riches domaines de province qu'il avait conquis sur le peuple des vilains.

À Versailles et aux Tuileries, domestique des descendants des Capétiens qui, eux-mêmes, avaient été les domestiques des Carlovingiens, il eut encore de beaux jours. Il grignotait les brioches de la table du roi quand le peuple n'avait pas de pain de seigle. Puis il assista au grand cataclysme. Il quitta la France déguisé en charretier, il est revenu déguisé en officier, puis il a passé par 1815, trois républiques, la mort du Roy, le krach de l'Union Générale, et le voilà sans le sou sur le pavé de Montréal n'ayant jamais fait œuvre de ses dix doigts, soumis au mauvais vouloir et à la rancune de ceux qu'il a éclaboussés en arrivant ici, et au *snoob* de ses premiers amis qui ne peuvent comprendre qu'un noble étiquette des barils de farine, aligne des chiffres ou débite de la mélasse.

Ce sont ces derniers qui sont cause du malheur et des infortunes des jeunes nobles qui viennent à Montréal sans capital suffisant pour y tenir le rang qu'on leur fait assumer au début.

Ce sont leurs platitudes et leurs flagorneries qui les perdent.

Dans un pays démocratique comme le Canada les castes ne doivent exister que de nom dans l'organisation sociale ; un noble à l'heure qu'il est n'est en fait qu'un citoyen titré ou à particule, et je ne puis voir dans votre milieu pourquoi vous persisteriez, pour les Français seulement, à vouloir maintenir, dans la façon de pratiquer l'existence, des différences, des nuances, si l'on veut, qui ne répondent à quoi que ce soit de réel.

Et maintenant le malheureux est sur la pente, il se galvaude, se fait gruger, gruge en échange, et un beau jour on apprend qu'un vicomte est en fuite et qu'un baron est sous les verroux.

Puis toutes les bonnes âmes qui sont cause de tout le mal s'écrient avec un air d'hypocrite consternation :

« Mais était-ce bien un vrai vicomte ? N'était-ce pas un faux baron ? »

Oui-dà ! C'est la doctrine de M. Ledieu dont j'ai fait la

connaissance à Québec : aussitôt qu'un français commet une saleté, il devient belge.

Aussitôt qu'un noble mange la grenouille, il tourne au faux noble.

Ce sont des enfantillages.

Les nobles qui viennent ici sont, à de légères exceptions près, de vrais nobles et de vieille noblesse, d'anciennes familles.

Ils viennent ici pour soulager d'une bouche le vieux castel où souvent le pain manque.

Quant aux faux nobles, aux titrés de contrebande, ceux-là n'émigrent pas, ils vivent trop bien sur le sol qu'ils ont conquis pour goûter le dur biscuit de l'exilé.

Fort de cette conviction, que la noblesse émigre — par besoin — les Canadiens devraient avoir à cœur de leur faciliter la tâche, de leur ouvrir la voie du travail au lieu de la leur fermer comme ils le font, non méchamment, mais par pure vanité et défaut de compréhension des causes qui motivent ces déplacements.

Est-ce à dire que ces jeunes gens donneront de suite les mêmes résultats, produiront la même somme de travail que d'autres ; je ne le crois pas, mais puisque vous les aimez, vous voulez les aider ; l'essai vaut d'être tenté.

Avez-vous lu ce que disait Cornely à ce sujet :

« Allez au Jardin des Plantes. Regardez ces charmants animaux qu'on appelle des zèbres, pleins de feu, indomptables, incapables de se plier aux usages domestiques. On les a croisés. On leur a donné les filles de M. Poirier, de belles ânesses bien saines, un peu grosses d'extrémités.

« Bien des unions ont été stériles. Quelques-unes ont été fécondes.

« Dans tous les cas, on travaille toujours. On se dit qu'on réussira, qu'on acclimatera, qu'on domestiquera.

« Pourtant il faudra encore bien des générations pour qu'on attelle aux voitures des laitiers les fils de zèbres. »

Mais enfin cela viendra.

De même nous pouvons avoir une noblesse laborieuse au Canada ; mais pour cela il ne faut pas que vous la gâtiez dès son arrivée.

Sinon la liste n'est pas encore close des captifs et des fuyards.

PAUL NORMAND.

Montréal, 12 Sept. 1892.

À mon regret j'apprends que les paroles dont je me suis servi dans le dernier paragraphe de mon article intitulé : « Un Conseil » ont été interprétées comme visant l'entourage de Monseigneur. Ce sont les termes dont la *Minerve* s'est servie. Je déclare catégoriquement que cela n'a jamais été le sens de mes paroles, et je déplore la malheureuse interprétation qu'on lui a donnée.

A. FILIATREAU.

Nous recevons des plaintes tous les jours de nos abonnés qui ne reçoivent pas le journal régulièrement. Cela provient probablement du service des Postes de Sa Majesté, qui nous coûte pourtant assez cher pour être meilleur. Malgré le zèle des employés, qui nous aident de tout leur pouvoir, il s'égare beaucoup de journaux.

## FEUILLETON DU CANADA-REVUE

LES BATAILLES DE LA VIE

## DETTE DE HAINE

PAR

GEORGES OINET.

No. 7.

## PREMIERE PARTIE

III

(Suite)

Il n'osa pas lui tendre la main, craignant qu'elle ne la prit pas. Il s'inclina devant elle. Mais, en le voyant prêt à s'éloigner, si froidement, si gravement, lui, l'ami de toute sa vie, Thérèse sentit quelque chose se briser en elle. Plus qu'à aucun moment de ce douloureux entretien, elle souffrit, et avec des larmes qu'elle ne pouvait plus retenir, tendant les bras vers celui qui s'en allait :

— Raimond ! s'écria-t-elle. Est-ce ainsi que nous devons nous séparer ?

Un élan irrésistible le porta vers elle. Il la reçut sur sa poitrine, et, pleurant lui aussi, les nerfs détendus enfin, après tant d'angoisses endurées :

— Oh ! Thérèse ! Pauvre Thérèse ! balbutia-t-il, en l'embrassant, comme lorsqu'elle était toute petite.

Elle se dégagea doucement, essuya les larmes qui coulaient sur son pâle visage, sourit tristement à son ami, et dit :

— Adieu.

Puis, comme une ombre, dans la nuit transparente, elle descendit de la terrasse et disparut au détour de l'allée. Raimond, resté seul, poussa un soupir, et, enjambant la balustrade, il sauta dans le chemin. La mer étincelait comme un miroir d'argent sous la clarté de la lune. Des brises fraîches et parfumées passaient dans les branches. Une paix profonde s'étendait sur les choses. Raimond, malgré sa tristesse, sentit son cœur s'alléger et s'épanouir. Cette douce nature, qui l'environnait, était un cadre délicieux pour son bonheur. Il pensa que la vie était bonne et précieuse, puisque Lydie était fidèle. L'avant-veille, un autre s'en allait pourtant aussi, par le même chemin, riant, en face de la même mer argentée, sous la même amicale clarté, en pensant qu'il était heureux, puisque Lydie était à lui. Rien ne changea ; le chemin ne se fit pas plus aride, la mer moins calme, le ciel moins pur. Il n'y eut, au monde, qu'une tromperie et une illusion de plus.

Thérèse, retournant vers la maison, avait vu, dans la nuit, la lumière du salon qui brillait, et le cours de ses idées s'était brusquement modifié. Cette lumière lui rappelait que Lydie l'attendait, et qu'il allait falloir lui fournir une explication. Quel changement dans son existence, et quel coup pour son cœur ! Ploërné revenu et l'Italien mort. Serait-il nécessaire de prendre avec elle des ménagements comme avec Raimond ? Était-elle de caractère à mourir de douleur en apprenant que Girani avait payé de sa vie le bonheur d'avoir été aimé d'elle ? Avait-elle l'esprit assez ferme pour supporter l'idée que c'était son fiancé qui avait tué son amant ?

Thérèse, pendant le court trajet qu'elle fit de la terrasse au perron, agita ce problème, et elle était en proie à une horrible irrésolution quand elle ouvrit la porte du salon.

Lydie n'était plus assise, comme lorsqu'elle l'avait quittée. Sa feinte indifférence n'avait pu résister à la curiosité. Et, debout devant la fenêtre, tandis que Leïla, dans la pièce voisine, continuait à chantonner sa chanson, elle attendait. Dès le premier regard qu'elle jeta sur le visage bouleversé de Thérèse, elle pressentit un événement grave. Elle alla vivement à elle, et lui prenant la main :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec anxiété. Parle vite.

Thérèse jeta un coup d'œil vers le petit salon où se tenait la mulâtresse, et dit :

— Nous ne sommes pas seules...

— Qu'importe ! Leïla !... Est-ce que ça compte ?

— Ça peut trahir, fit gravement Thérèse.

— Elle se couperait plutôt la langue avec les dents, répliqua orgueilleusement Lydie. Raconte... Je meurs d'impatience... L'as-tu vu ?... Lui as-tu parlé ?...

— Non.

— Non ?... Mais il y a une demi-heure que tu es partie... Et tu reviens toute pâle... Qu'y a-t-il ?

— Il y a que ce n'est pas celui que tu attendais que j'ai trouvé sur la terrasse...

— Et qui donc ? Grand Dieu ! Tu me fais trembler...

— Celui dont tu te serais cachée avec le plus de soin, celui qu'en accueillant l'étranger tu offensais mortellement, celui aussi que nous ne pouvions croire à portée de surprendre le secret.

Les yeux de Lydie s'agrandirent et un tremblement agita ses mains. Un nom vint sur ses lèvres, qu'elle n'osa prononcer, tant elle eut peur que sa cousine lui répondît : "Oui, c'est lui." Mais elle comprenait la stupeur de Thérèse comme Thérèse comprenait son effroi. Elles n'avaient plus besoin de s'expliquer davantage. Elles savaient à quoi s'en tenir toutes les deux. Lydie domina cependant son émotion, et, ardente à obtenir des détails précis :

— Il a donc surpris... l'autre ?

— Oui.

— Et que s'est-il passé ?

— Il a voulu lui faire avouer pour qui il venait ici.

— Et il a parlé ?...

— Non.

Lydie respira. Elle se sentait déjà soulagée d'une partie de ses inquiétudes. Elle n'avait pas été dénoncée. Maintenant, qu'était-il résulté de la mise en présence des deux hommes ? Elle reprit.

— Alors, après ce refus d'explication ?

Au moment de tout dire, Thérèse hésita. Elle était sûre à présent que Lydie l'avait trompée en lui affirmant qu'elle n'avait rencontré qu'une fois l'Italien avant le soir où il était entré dans le jardin. Pour l'avoir reçu, il fallait qu'elle l'aimât. Quelle douleur allait-elle ressentir, en apprenant le tragique dénouement de son aventure ? Et, généreuse et tendre jusqu'au bout, même envers celle qu'elle n'estimait plus, la jeune fille retenait les paroles décisives. Cependant elle ne pouvait tarder davantage à s'expliquer. Et le silence devenait plus cruel que l'aveu.

— Eh bien ! fit-elle, il y a eu provocation, combat et...

Lydie poussa un cri :

— Raimond l'a tué ?...

Elle attachait ses regards sur le visage de Thérèse, pleine d'une terrible anxiété. Celle-ci, sans répondre, baissa le front. Alors la créole, avec un geste d'épouvante, prit sa tête entre ses mains, et tournant sur elle-même, comme atteinte de démence, elle répéta :

— Il l'a tué ! Oh ! mon Dieu ! Il l'a tué ! Il l'a tué !...

Et rien ne saurait exprimer le mélange de rage et de terreur avec lequel elle criait. C'était, à la fois, une plainte et une imprécation, comme si elle regrettait éperdument le mort et maudissait le meurtrier. Thérèse, effrayée, voulut la retenir, essayer de la calmer, de la raisonner. Lydie, dans sa marche furieuse, la repoussa avec violence et con-

timia à crier follement. Leïla sortit du petit salon et courut à elle. Le même cri l'accueillit, déchirant et obstiné. Mais la mulâtresse saisit la jeune fille dans ses bras et la contraignit à s'arrêter. Elle lui dit avec autorité :

— Taisez-vous, maîtresse. Votre mère pourrait vous entendre.

Cette prudente remarque parut faire impression sur Mlle de Saint-Maurice. Elle demeura immobile, et de ses yeux jaillirent des torrents de larmes. Puis, voyant Thérèse qui la regardait pleine de compassion, elle frappa du pied, et dit :

— Viens, Leïla... Allons chez moi, qu'au moins je puisse pleurer en liberté.

Sans un mot affectueux pour la jeune fille, elle ouvrit la porte et disparut. La mulâtresse alors, se tournant vers Thérèse, du doigt toucha son front noir, puis, d'une voix sourde :

— Elle souffre. Il faut lui pardonner.

Et elle suivit Lydie. Thérèse, restée seule, s'arrêta un instant, devant la fenêtre, à regarder le jardin aux massifs sombres, avec ses allées toutes blanches sous la clarté lunaire. Un grand écoeurement s'emparait d'elle à se voir entourée ainsi d'impureté. Cette fille chaste et loyale ne pouvait comprendre la trahison et le libertinage. Avoir donné sa foi et se reprendre, être aimée et aller aventureusement à d'autres amours, ceci ne lui entraînait point dans l'esprit. Qu'une femme, destinée à ce bonheur absolu d'être la compagne de Raimond, abaissait son regard sur un étranger, sur un inconnu, presque un passant, c'était pour elle une aberration inexplicable et monstrueuse. Qu'avait-elle dans le cerveau et dans le cœur, cette Lydie, à qui tout ce que Ploërné lui permettait de joie et d'éclat dans l'avenir, ne suffisait pas? L'avait-elle aimé un seul jour, pour l'avoir oublié si vite? Mais, maintenant, n'était-elle pas séparée de lui irrémédiablement? Entre Raimond et la maîtresse de l'étranger, une barrière s'élevait que Lydie ne franchirait pas.

Une lucur d'espérance pénétra dans le cœur de Thérèse. Mais elle se jugea mauvaise de se réjouir d'un malheur qui pouvait lui rendre le bonheur qu'elle avait cru à jamais détruit. Elle avait tant souffert cependant qu'il lui était bien difficile de ne pas se réchauffer à ce premier rayon, encore si pâle.

Elle revit un autre jardin, celui de l'hôtel de l'avenue Hoche et c'était le soir où Raimond leur avait fait ses adieux. Mortellement triste, elle avait laissé le marin seul avec Lydie, sachant bien quelles paroles ils allaient échanger. Une heure plus tard, ils étaient rentrés, se tenant par la main, et avaient annoncé leurs fiançailles. Elle les avait regardés, sans que rien trahît son désespoir, elle leur avait souri en les félicitant. Et, pendant deux années, elle avait vécu avec certitude que sa vie était brisée avant d'avoir commencé, et que rien ne pourrait faire ce miracle que sa destinée changeât.

Pourtant, le miracle s'accomplissait. Le jardin de Beau-lieu avait entendu d'autres serments que ceux échangés, à Paris, la veille du départ. Il avait vu passer, dans ses bosquets, un autre homme que celui auquel Lydie devait appartenir. Tout était bouleversé, et Thérèse avait le droit d'espérer. Hélas! Bien faible espérance! Si Lydie était séparée de Raimond, Raimond ne vivait que pour Lydie. Il l'avait répété : " Si je l'avais trouvée infidèle, je l'aurais tuée, et moi après." Comment accorder cette passion si profonde de l'un avec cette insensibilité si complète de l'autre? Et survivrait-il à son abandon par cette fille ingrate? Bien faible espérance! Mais cependant c'était une espérance, et la brave et tenace Thérèse s'y attachait vigoureusement.

Elle gagna sa chambre, à pas lents, et, en passant devant la porte de Lydie, il lui sembla entendre un murmure

de voix, interrompu par un bruit de gémissements et de sanglots. Elle ne s'arrêta pas et entra chez elle.

La voix qui murmurait était celle de Leïla, qui exhortait sa maîtresse à la résignation et au calme. Les gémissements et les sanglots, c'était Lydie qui les exhalait, soulagant sa colère plus encore que sa douleur. Singulier état d'esprit! Mlle de Saint-Maurice se sentait plus touchée dans son orgueil que dans son amour. Cette intervention autoritaire et violente d'un homme, agissant en maître et bouleversant sa vie, la révoltait. Tout jusqu'ici s'était plié à ses caprices, nulle résistance n'avait été faite à ses volontés. Elle était née sur la terre des esclaves où les blancs sont rois. Son despotisme avait, jusqu'ici, trouvé à s'exercer sans frein. Sa mère l'avait laissée libre, Leïla l'avait adorée, Raimond avait tremblé d'amour devant elle. Elle s'était cru tout permis. Et peu retenu par sa raison, très entraînée par ses sens, elle avait glissé à la faute, facilement, poétissant sa chute, de par son bon plaisir, et s'y complaisant parce qu'elle était sienne.

Et voilà que, tout à coup, un homme apparaissait, qui renversait l'échafaudage de ses fantaisies, et qui, des hauteurs où elle se soutenait à force de présomption, la faisait retomber dans la boue et dans le sang. Elle en grinçait des dents. Et ses sanglots lui étaient arrachés par son impuissance plus encore que par ses regrets. Cependant une douleur animale la tenaillait, douleur de femelle à qui on a tué son mâle. Elle pleurait avec violence ce beau garçon, au front pâle, aux yeux de velours, qui l'avait fait pâmer de plaisir. Et sa vanité offensée, son désir trompé, s'unissaient dans une plainte furieuse. Étendue sur un canapé, la tête enfoncée dans les coussins, elle rugissait, les mains crispées et les ongles enfoncés dans les paumes. La mulâtresse lui parlait comme à un enfant :

— Il faut vous calmer. A quoi sert de vous mettre ainsi hors de vous? Demain vous serez malade, ou défigurée. Et comment ferez-vous pour tenir tête à celui qui revient?

— Ne me parle pas de lui, je le hais, cria-t-elle en relevant son front pâle sous ses cheveux épars.

— Laissez-le, si vous ne pouvez pas faire autrement. Mais souriez lui tout de même. Il est votre fiancé et vous lui appartenez.

— Je ne veux plus le revoir!

— Comment vous y prendrez-vous? Il faudra donc avouer?

— Tout plutôt que son odieuse présence!

— Vous parlez en ce moment ainsi qu'une petite fille.

— Que ferais-tu donc, toi, à ma place?

— Vous consultez une pauvre mulâtresse?... Eh bien! Ecoutez l'histoire d'une femme de ma race. C'est arrivé à Cuba, il y a longtemps de cela. Elle était esclave, et son maître l'avait trouvée belle... Elle aimait un homme de sa couleur, et la faveur de celui qui disposait d'elle, comme d'une chose qu'il avait payée, lui faisait horreur... Elle résistait à ses instances. Alors, pour assouplir sa fierté, comme il disait, il fit attacher le nègre, que l'esclave lui préférait, à un poteau, et, sous ses yeux, ordonna qu'on le battît avec des bambous. Au vingtième coup, le sang coulait, comme d'une bête égorgée. Le supplicé ne criait même plus... La femme s'évanouit d'horreur... Quand elle revint à elle, le malheureux était mort : le maître venait de se débarrasser d'un rival... La mulâtresse cessa de pleurer, reprit sa vie ordinaire, seulement elle se fit plus coquette... Et, quand le blanc la faisait appeler devant lui, au lieu de détourner les yeux, elle souriait. Cet homme perdit alors complètement la raison... Il l'aurait épousée si elle avait voulu... Mais ce n'était ni la liberté, ni la richesse, ni l'autorité qu'elle voulait, c'était la vengeance. Elle sut se faire aimer du plus vigoureux, mais du plus pauvre nègre de la plantation, et un soir que le maître lui avait annoncé qu'il

viendrait jusqu'à sa case, elle amena l'esclave chez elle, le cacha en lui ordonnant, lorsque le maître serait entré, de se jeter sur lui et de l'attacher au plexu qui soutenait le toit de la masure. Il reculait devant l'audace de l'acte à accomplir, mais elle sut si bien l'ensorceler qu'il n'hésita plus à risquer sa vie pour lui plaire. Lorsque le planteur parut, le nègre sortit de sa cachette, le terrassa, le bâillonna et le lia, comme la femme le lui avait ordonné et le battit de verges. Elle rugit de plaisir, devant son maître, qui se tordait de rage dans ses entraves, et elle lui cria : Tu as fait mourir, devant moi, un être innocent dans un horrible supplice... Meurs à ton tour dans des tourments affreux, toi qui es coupable... puis, après l'avoir bien longtemps torturé, elle sortit, et, de ses mains, mit le feu à la case. Elle flamba en un instant et, dans le brasier, périt celui dont elle avait voulu se venger.

Le visage de la mulâtresse, pendant ce récit, était devenu plus sombre. Ses yeux s'étaient éteints, comme si elle regardait dans le lointain des souvenirs. Lydie, appuyée sur son coude, saisie par la violence des faits, écoutait, oubliant sa peine. Quand sa nourrice se tut, elle dit :

— Quand mon père te recueillit, près de devenir mère, tu arrivais, lui as-tu dit, de la Havane. La femme, dont tu viens de me raconter l'aventure, c'était toi?...

— Oui, maîtresse. Après le juste meurtre, obligés de fuir, mon complice et moi, nous nous étions faits marrons et nous avions, pendant six mois, vécu dans les bois... Lui, fut tué dans une battue ; moi, un navire anglais me recueillit sur la côte, et me mena à la Martinique... Je tombai mourante de faim à votre porte : votre père m'ouvrit sa maison... Vous veniez au monde. Votre mère, pour me consoler, vous mit dans mes bras et je vous nourris de mon lait.

Leila se tut. Mlle de Saint-Maurice ne gémissait plus, elle réfléchissait profondément. Assise par terre à ses pieds, la mulâtresse la contemplant.

Après un assez long temps, Lydie agita sa petite tête couronnée de cheveux ondes, et avec lenteur :

— Tu as raison, nourrice. Une vraie femme ne pleure pas, elle se venge.

Ses yeux étincelaient avivés par les larmes récentes, ses lèvres roses se crispaient dans un amer sourire. Elle fit claquer ses doigts, et se levant :

— Dëshabille moi, dit-elle. La journée de demain sera dure. Il faut se reposer.

Elle se coucha et, au bout de quelques minutes, sous le regard vigilant de sa servante dévouée, elle s'endormit. Son complice, à cette heure-là, dormait aussi dans la terre glacée où on l'avait, le matin, descendu. Et pendant que, le front blême, il commençait son sommeil éternel, la charmante créole, riant aux anges, rêvait déjà de faire du mal à un autre.

Le soleil, entrant à flot dans sa chambre, la réveilla. Avec le jour nouveau, elle retrouva ses pensées de la veille. Mais ses impressions désolées, son abandon accablé avaient fait place à des résolutions fermes et hardies. Les conseils de Leila n'avaient pas été perdus et, dans cette tête ardente, déjà, tout un plan de conduite s'ébauchait, menaçant. Lydie sauta à bas de son lit, glissa ses pieds blancs dans des mules fourrées, passa un peignoir de soie. Elle tendait la main vers la sonnette, pour appeler sa nourrice, lorsqu'un coup frappé à la porte de sa chambre l'arrêta. Elle dit : Entrez, et Thérèse parut.

La nuit, pour elle, ne s'était pas écoulée aussi calme que pour Lydie. Son visage creusé par la fièvre, ses yeux meurtris par les larmes, attestaient le désordre de son esprit. C'était elle qui paraissait la coupable, torturée de remords, dévorée d'angoisses. C'était Lydie qui semblait la pure, douce et virginale créature. Ah ! Raimond ne s'y tromperait pas, quand il viendrait. Il verrait bien, tout

de suite, à ces deux visages, laquelle était un monstre et laquelle un ange, à qui il fallait tendre ses bras, avec une amoureuse confiance, de qui il fallait se détourner avec une sagesse avisée. Oui, la figure humaine, comme d'habitude, parlait clairement et franchement. Il n'y avait qu'à se fier aux apparences de pudeur, de douceur, de franchise, pour être sûr de ne pas se tromper.

Lydie accueillit, avec une soupçonneuse froideur, sa matinale visitense. Elle pressentait, dans sa démarche, quelque secrète hostilité. Et elle se mettait instinctivement en défense. Elle l'attendait, repliée sur elle-même, se gardant bien de parler la première, afin d'avoir le temps de se recueillir pour repousser l'attaque. Avec le courage de sa sincérité, ce fut Thérèse qui ouvrit le feu :

— Nous nous sommes quittés, hier soir, si brusquement, et dans un désordre d'esprit si grand, dit-elle, que nous n'avons pu échanger un seul mot d'explication. Nous étions, l'une et l'autre, accablées sous le poids d'événements trop imprévus. Mais, ce matin, il faut que nous examinions la situation. Elle est des plus graves, et, quand tu la connaîtras complètement, comme moi, tu te rendras compte des obligations qui s'imposent à nous. Je ne t'ai révélé, hier soir, que le fait brutal de la rencontre de Raimond, au lieu et place de celui dont nous attendions la venue et le drame terrible qui avait précédé cette substitution. J'ai compris ton désespoir, je l'ai respecté... Aujourd'hui, il faut que tu apprennes quelles conséquences a eues mon intervention dans ton aventure... En me voyant arriver Raimond a cru que c'était pour moi que venait l'Italien. Et, dans son exaltation, il m'a avoué que, s'il l'avait trouvée au rendez-vous, il l'aurait tuée et se serait tué ensuite... Un tel aveu m'imposait le silence. Détromper Raimond, c'était non-seulement te perdre, mais le conduire au suicide, puisqu'il t'aime plus que la vie... J'ai donc momentanément accepté la responsabilité de ta faute... Mais je repuis me résigner à en demeurer chargée. Que comptes-tu faire pour me disculper?...

— Veux-tu donc que j'instruise Raimond de ce que tu lui as si soigneusement caché ?

— Non, certes.

— Alors ?

Elles se regardèrent, sans trouver un mot à dire, tant la situation leur parut inextricable. Avouer la vérité, c'était réhabiliter Thérèse, mais c'était perdre Lydie et assassiner Raimond. Un flot de sang monta au visage de Mlle Lectorneur, et d'une voix tremblante elle s'écria :

— Je ne puis cependant pas demeurer responsable d'une faute que je n'ai pas commise !

— Veux-tu que je parle à Raimond ? demanda Lydie avec une glacieuse tranquillité.

— Oui, il faut que tu lui parles, mais non pour l'accuser et l'accabler. Entre le silence qui me condamne, et ton aveu qui amènerait des désastres, il est une solution autre, moins dure pour lui, sinon pour moi, et que j'accepterais encore... Elle ne me laverait pas de ses affreux soupçons, mais elle te dégagerait vis-à-vis de lui, et, avec le temps, un apaisement se ferait, dans son esprit, assez grand pour que ma réhabilitation pût alors être tentée... Oui, je supporterai qu'il me croit coupable, quitte à le détromper plus tard, si tu romps formellement avec lui, si, pour toujours, tu l'éloignes de toi.

Un sourire glissa sur les lèvres de Lydie.

— Ah ! Voilà donc ce que tu désires ?

— Mais ne le désires-tu pas toi-même ? Admets-tu que les liens qui vous unissent, puissent subsister, après ce qui s'est passé ? Voyons, réfléchis un peu. Est-ce que tu ne te sens pas séparée de lui par un obstacle insurmontable ?

La créole examinait Thérèse avec un regard aigu qui semblait la fouiller jusqu'au fond du cœur. Elle ne répondit rien et continua à sourire. Pas trace d'émotion sur son visage. Ses longs cils recourbés ne battaient pas plus

vie sur ses yeux limpides. Sa lèvre seule, un peu tirée, montrait la pointe de ses dents de perle dans une crispation féroce.

— N'y a-t-il pas du sang entre lui et toi? reprit Thérèse, avec plus de force. Tu as pu me dire ce que tu as voulu, quand je t'ai surprise revenant de ton entrevue avec ce malheureux... Tu t'es défendue, en m'affirmant que tu ne le connaissais pas, qu'il avait abusé de ta frayeur pour te suivre... Mais moi, je suis bien sûre que ce n'était pas la première fois que vous vous rencontriez... Et tes larmes, ta douleur, en apprenant sa mort, tout me prouve que tu m'avais trompée... Tu ne peux donc plus être la femme de Raimond... Tu le sais, tu le comprends, et c'est là seulement ce que je te demande pour prix de mon sacrifice. Romps ce mariage... Oh! avec beaucoup de précautions, afin de ne pas lui faire trop de peine. Et en échange de cet abandon, qui ne peut te coûter, puisque tu ne l'aimes pas, moi j'endosse la responsabilité de ta faute.

Lydie respira fortement, et d'une voix lente :

— Mais je ne comprends pas ton émoi. Tu compliques, à plaisir, une situation très simple. Entre ce malheureux, qui a payé si cher son insistance, et moi, il n'y a rien de ce que je t'ai conté. Je ne saisis pas très bien les motifs pour lesquels tu réclames, si énergiquement, une rupture entre Raimond et moi... Rien ne la commande. Mon fiancé s'est battu avec un homme en qui il soupçonnait un rival. Il a été un peu prompt, voilà tout... Il l'a tué... Il a eu la main bien malheureuse!... Mais s'il lui était arrivé malheur, c'eût été encore pis... Où vois-tu, dans tout ceci, que je sois forcée de l'éloigner de moi?...

Les yeux de Thérèse s'emplirent d'épouvante. Elle ne pouvait comprendre, mais elle entendait que Mlle de Saint-Maurice refusait de lui accorder ce qu'elle demandait pour prix de son abnégation. Elle poussa un cri étouffé, et demeura écrasée par ce formidable cynisme.

— Ce qui fait la différence de nos conclusions, poursuivait Lydie, c'est la différence de nos points de départ. Tu me juges coupable, lorsque je me sais innocente. Nous ne devons donc pas nous accorder. Cependant, je pense avec toi qu'il convient d'éclaircir la question, et de limiter les responsabilités de chacune. Voici ce que je puis faire, si tu le veux. Je prendrai Raimond à part, dès son arrivée, et je lui révélerai les faits tels que je te les ai expliqués à toi-même, l'autre soir. Il te saura étrangère à l'incident, et il n'en reconnaîtra victime. Ainsi tu seras dégagée, ce que tu as raison de souhaiter, et moi j'encourrai les reproches que méritent mon imprudence.

— Mais Raimond ne te croira pas!... fit Thérèse en se tordant les mains.

— Il m'aime! riposta audacieusement Lydie.

— Ne crois pas avoir si facilement raison de lui. Si tu l'avais vu hier, il t'aurait épouvantée... Il était prêt à tous les soupçons et à toutes les violences.

— Ses soupçons sont dissipés maintenant... Et quant à ses violences, j'y mettrai bon ordre!...

— Mais enfin tu ne l'aimes pas! cria Thérèse. Depuis deux ans qu'il est parti, je t'observe, et pas une fois tu n'as manifesté le sincère regret de son absence. Tu ne songeais qu'aux distractions et aux plaisirs, lorsque, pour te mettre à l'unisson de sa triste et rude existence, tu aurais dû vivre retirée et austère. Pensais-tu à lui seulement? A chaque courrier, il me fallait te rappeler qu'il était temps de lui écrire, sans quoi il n'aurait jamais reçu une lettre de toi! Non! non! tu ne l'aimes pas, et je ne comprends pas que tu l'obstines à faire son malheur. Car s'il n'est pas aimé, mieux vaut qu'il soit séparé de toi, tout de suite et pour toujours: il souffrira moins. Voyons, Lydie, réfléchis un peu, sois raisonnable, ne joue pas avec un cœur comme le sien... Il est trop simple, trop droit, trop confiant, pour ne pas mériter de ménagements... Oh! si tu te sens capable de le rendre heureux, ainsi qu'il doit l'être, sois sa femme...

Mais si tu as un doute, au nom de notre amitié, dont je t'ai donné une si grande preuve, alors laisse-le libre.

— Pour qu'il puisse t'épouser, n'est-ce pas? dit Lydie, avec un éclat de rire.

— Moi? moi! cria Thérèse dont tout le sang, un instant monté au visage, reflua brusquement jusqu'au cœur, la faisant pâle comme si elle allait mourir.

— Oui, toi! reprit Mlle de Saint-Maurice rudement. Est-ce que tu crois que je ne lis pas dans ta pensée? Me prends-tu pour une bête? Mais il n'est pas, depuis deux ans, une seule de tes actions dont je n'aie compris la signification et la portée. Cette rigidité puritaine que tu t'es imposée, n'était-elle pas destinée à faire contraste avec ma frivolité? Ton assiduité à écrire à Raimond ne devait-elle pas accentuer davantage ma négligence? Ne devais-tu pas comprendre ainsi, un beau jour, que c'était toi qui le regrettais véritablement, tandis que moi je prenais gaiement mon parti de son absence? En deux ans, le cœur d'un homme ne change-t-il pas facilement? N'y avait-il pas de l'espoir, hein, douceuse et pleurnicheuse Thérèse? Aussi comme tu m'as espionnée, et comme tu as été contente en croyant me prendre au piège. Mais comme, entraînée par ton zèle, tu as été imprudente d'aller, à ma place, la nuit dans le jardin! Du coup, l'échafaudage habile de tes intrigues s'est écroulé sur ta tête, et te voilà réduite à larmoyer, à faire du sentiment à faux, à plaider hypocritement la cause d'un homme qui ne se soucie guère de toi, au lieu de dire hardiment ta pensée qui est celle-ci: Ton fiancé me plaît, cède-le moi, ou je te dénonce.

Thérèse ne répondit pas tout de suite. Elle avait écouté avec stupeur cette violente apostrophe. Elle se reprenait maintenant, apaisait le bouillonnement de son sang et l'exaspération de ses nerfs. Elle voulait être calme, sentant que si elle se laissait aller à son indignation, elle donnerait trop d'avantages à sa rusée adversaire. Elle baissa les yeux, car elle n'osait pas regarder Lydie, gênée par tant de perversité, et répondit :

— Si tu veux connaître le fond de mon cœur, je ne te ferai pas mystère de l'affection profonde que j'ai pour Raimond. Oui, tu as bien deviné, je l'aime, et depuis mon enfance. Mais vois quelle différence il y a entre mon caractère et le tien: sachant qu'il l'aimait, je n'ai pas dit un mot qui pût le détourner de toi. Sachant que je l'aime, tu l'acharnes à le garder, non pour le bonheur d'être à lui, mais pour la satisfaction de l'empêcher d'être à moi. Tu dis que, depuis deux ans, tu as lu dans ma pensée: petit mérite, car je n'ai jamais eu de dissimulation et je ne sais point mentir, tu le vois, puisqu'à ta première question je réponds par un aveu. Je ne suis pas davantage hypocrite, et si j'ai vécu retirée, si j'ai porté des robes noires, depuis le départ de Raimond, c'est que, quand il nous a quittées, j'étais encore en deuil de ma mère. Que j'aie pu croire que tu oublierais l'absent, et qu'alors j'aurais la joie d'avoir à le consoler de ton abandon, oui, cela est vrai, et ta légèreté a été la première inspiratrice de cette mauvaise pensée, dont je rougis. Mais si tu avais été une fiancée fidèle, je n'aurais pas eu à compter sur ton inconstance, et je me serais plutôt arraché le cœur que d'y conserver une espérance déloyale. Aujourd'hui, tout ce que j'avais attendu de toi s'est réalisé. Entre ton fiancé et toi il y a un autre amour. Tu le nies, mais tu ne réussiras plus à m'abuser. L'inconnu, qui est entré ici l'autre soir, n'y entraît pas pour la première fois. Tu ne peux, sans arrière-pensée, donner ta main à l'honnête homme qui, lui, t'apporte une affection sans partage. Tout te commande de rompre le lien qui vous unit: la loyauté et la prudence. Je ne te demande pas de me répondre immédiatement. Il faut que tu réfléchisses.

(A suivre.)

## FEUILLETON DU CANADA-REVUE

## CHERE ADOREE

(Suite)

XXV

Elle montait l'escalier qui conduisait à sa chambre, lentement, pas à pas, les yeux à moitié fermés, la tête vacillante, s'arrêtant à chaque marche pour respirer, s'accrochant à la rampe pour ne pas tomber, et répétant ces mots qui revenaient, par intervalles, comme une plainte : " C'est fini, c'est fini ! " Elle ne pensait qu'à cela ; elle ne voyait pas autre chose. Fini, fini ! C'est-à-dire la vie qu'elle menait dans la maison terminée, ses enfants perdus.

Belin, sortant de chez lui et ignorant ce qui venait de se passer, descendait l'escalier tandis qu'elle le montait. Il la rencontra sur le palier du premier étage, et la voyant, chancelante, chercher de la main un appui, vite, il la rejoignit.

— Toujours vos faiblesses... Appuyez-vous sur moi. Pourquoi vous fatiguer ? Qu'allez-vous faire là-haut ? C'est l'heure du dîner.

— Je ne dîne plus avec vous, murmura-t-elle. Je pars ce soir, quand j'aurai fait mes malles... C'est fini, c'est fini !

Belin était déjà blême. Ses genoux fléchissaient.

— Que me dites-vous là ? Qu'est-il arrivé ?

— Je me suis trahie... On sait que je suis Fernande... et on ne veut plus de moi dans la maison.

— Oh ! mon Dieu ! Je vous l'avais bien dit. Cela devait arriver... Elle vous a encore questionné... Mais lui, il ne sait pas...

— Il savait dès le premier jour, dit-elle.

Cette fois, il se laissa tomber suffoqué sur la banquette du palier. Quand il put parler :

— Il savait... et il ne m'a rien dit, murmura-t-il ; mais, reprenant espoir : il croit peut-être que je ne vous ai pas reconnue, moi ?

— Non, il ne croit pas cela.

— Ah !... Comme il doit m'en vouloir, alors !

— Il vous approuve, au contraire.

— Il m'approuve !

— Il dit que vous deviez avoir de bonnes raisons pour agir comme vous l'avez fait.

— Comme c'est bien lui... toujours juste, toujours... Mais pardon, ma pauvre amie, pardon. Je ne pense qu'à moi. C'est que j'ai tremblé si longtemps... Voyons, parlons de vous, de vous seule. Comment cela est-il arrivé ? Des reproches, une scène violente, n'est ce pas ?

— Non, pas de scène. Il ne m'en veut même plus du passé. Il est si heureux aujourd'hui... Il me garderait bien ici... Je ne le gêne pas... Mais vous concevez, elle et moi, nous ne pouvions pas vivre ensemble... et je pars... La plus vieille cède sa place à la plus jeune, c'est très naturel, très humain.

— Mon amie, mon amie !

— Ah ! vous pouvez bien me permettre cette dernière lueur de jalousie avant que tout s'éteigne... Ils n'ont rien vu de ce que j'éprouvais... Une lutte d'un instant, puis je me suis rendue. Je n'avais plus de force... J'étais tellement atterrée de l'entendre me parler avec ce calme... de me sentir si peu de chose pour lui... Allons, c'est fini, fini... Vous aurez entendu ma dernière plainte à ce sujet... le dernier cri de la femme... car je ne réponds pas du courage de la mère... Cependant, il m'en faut du courage, en ce moment surtout, pour les adieux... aux enfants.

— Ah ! vous allez leur dire adieu ?

— Je ne sais pas... Qu'est-ce qui vaut mieux, suivant vous ? Qu'est-ce qui leur fera moins de peine ? Ne vous occupez pas de moi... Je sais souffrir... Oh ! oui, je sais, je sais très bien... et je crois que, prochainement, je saurai mieux encore.

C'était navrant de l'entendre dire tout cela lentement, mot par mot, si navrant que Belin, quoiqu'il fût bien vieux et que les vieillards ne pleurent plus beaucoup, avait les yeux tout humides.

— Puisque vous me consultez, dit-il, je crois, en effet, qu'il faut leur dire adieu... pas pour longtemps, pour quelques jours, pour quelques semaines... Faites-leur comprendre que vos affaires, votre santé plutôt... — ils vous savent souffrante... — exige que vous preniez du repos.

— Cela n'expliquera pas un départ immédiat. On peut attendre quelques jours, quelques heures, avant de se reposer.

— Eh bien ! attendez. Rien ne vous force à partir immédiatement... Je suis certain que Maurice ne l'a pas demandé.

— Non... C'est moi qui ne veux pas de sursis. Je ne prolongerai pas l'agonie du départ.

— Alors je ne sais trop que vous conseiller... Je n'ai pas beaucoup d'imagination. Je suis un vieux classique... Peut-être seriez-vous mieux de ne rien dire aux enfants. Leur père leur expliquera, pendant le dîner, pour quelle raison vous nous quittez... et ensuite il vous suffira de ne pas le démentir.

— Soit, ce sera plus facile.

Tout à coup, Jeanne et Paul, sortant de leur chambre, firent irruption sur l'escalier, descendirent en courant le second étage, et rencontrant Mme Viliers et Belin sur le palier du premier :

— C'est l'heure de dîner, dit Paul gaiement. On ne vient pas nous chercher, nous descendons.

— On voit bien que vous descendez, grommela Belin. On l'entend surtout, vous faites assez de bruit.

— Vous ne venez pas avec nous, madame Viliers ? demanda Jeanne.

— Non, mon enfant, je suis fatiguée, mal à mon aise... J'ai prié M. Belin de m'excuser auprès de votre père et de votre... mère.

— Vous ne voulez pas que je reste avec vous pour vous soigner ? Je m'y entends très bien.

— Et moi donc ! ajouta Paul.

— Non, merci. Allez dîner, je vous prie.

— Oh ! je ne tarderai pas à remonter, reprit Jeanne. Dès qu'on aura servi le dessert, je demanderai la permission de m'en aller.

— Je m'en irai avec toi, ajouta Paul... seulement je mettrai mon dessert dans ma poche.

Ils avaient jeté ces mots en s'éloignant, et penchée sur la rampe, elle les suivait des yeux, cherchant à entendre leurs derniers rires, ne voulant rien perdre de ce qu'ils pouvaient encore lui donner. Quand elle ne les vit plus, quand elle n'entendit plus rien, elle reprit sa marche le long de l'escalier, et arrivée au second étage, elle gagna son appartement.

" Fini, c'est fini ! " toujours la même plainte qui revenait, tandis qu'elle allait chercher sa malle dans le cabinet de toilette et qu'elle la traînait dans la chambre à coucher. Il fallait vite la remplir pour être toute entière à ses enfants lorsqu'ils remonteraient, et leur pouvoir consacrer ses dernières minutes. Oh ! ce ne serait pas long ! Elle n'avait pas grand-chose à y mettre... Une institutrice !... Et, si le linge, par trop de précipitation, se trouvait froissé, si les robes étaient chiffonnées, que lui importait, grand Dieu ! Puisqu'elle partait, il fallait bien faire sa malle ; c'est l'usage. Mais si elle avait pu tout laisser et fuir avec la robe

qu'elle portait !... Quel besoin d'autres vêtements pour aller mourir dans un coin !

En un quart d'heure, les armoires furent vides et la malle fut pleine. Il ne restait plus qu'à serrer divers objets cachés dans le fond d'un tiroir. Des petits objets, pour la plupart dérobés, volés à ses enfants : un ruban porté par Jeanne, une boucle de ses beaux cheveux dorés. D'autres choses qu'ils lui avaient données : un porte-monnaie et des violettes desséchées aujourd'hui, mais cueillies par Paul, au jardin, un matin de printemps, lorsqu'elles embaumaient. Avant de les serrer, elle se prit à les regarder, à les respirer, et l'imagination, le souvenir lui venant en aide, elle trouva que ces fleurs étaient encore fraîches, qu'elles sentaient encore bon.

Malgré le prix qu'elle y attachait, ces objets n'étaient rien auprès d'un petit écran en cuir de Russie qu'elle serra plus soigneusement que le reste, si c'était possible, et qui contenait les portraits sur ivoire de Paul et de Jeanne. Elle s'était fait prêter, par eux, leurs photographies et les avait confiées à la maîtresse de dessin, une artiste très renommée pour la ressemblance et aussi pour la finesse de ses miniatures : "Gardez-moi le secret, lui avait-elle dit. C'est une surprise que je veux faire." Elle ne songeait à surprendre personne. Les portraits étaient pour elle seule ; mais elle craignait qu'on s'en étonnât.

Grâce à cette bonne idée, elle allait emporter, non pas ses enfants, mais de quoi les voir toujours. Les yeux fixés sur ces images charmantes, elle les pourrait retrouver sans effort, sans fatigue. Car... c'est triste, mais c'est comme cela... on a beau aimer les gens de toute son âme, si on les quitte, s'ils s'éloignent, il est difficile, souvent, de ressaisir leurs traits. Notre imagination refuse d'obéir à notre cœur. Nous fermons les yeux, nous évoquons un être aimé ; c'est un être indifférent qui nous apparaît. Nous voudrions revoir par la pensée l'ami que nous venons de quitter, et, par une bizarrerie contre laquelle on ne peut rien, c'est l'ami d'autrefois, oublié depuis longtemps, qui se dresse devant nous, qui s'impose à notre souvenir. Grâce au portrait, ce danger n'existe plus. Il empêche l'imagination de s'égarer, il fixe la pensée, il permet aux absents de revivre comme ils sont vraiment, comme on les a connus, comme on les aime... et voilà pourquoi Fernande serrait soigneusement l'image de Jeanne et de Paul, tout en se disant avec tristesse : "Si je puis les revoir, les retrouver, si je les emporte, je ne leur laisse rien en échange. Ils me chercheront bientôt, demain peut-être, comme ils cherchaient leur mère, et ils ne me retrouveront pas."

En effet, malgré leurs demandes souvent répétées, elle n'avait jamais voulu leur donner son portrait. La pensée d'abord qu'elle ne les quitterait plus, et ensuite un reste de coquetterie qui l'empêchait de poser telle qu'elle était maintenant, lorsque autrefois, au temps de sa jeunesse et de sa splendeur, elle s'y était refusée, par négligence, par insouciance, croyant au lendemain et se disant aussi : "On ne pourra pas rendre l'expression de ma physionomie. Je perdrais trop à me laisser peindre. Je préfère qu'on connaisse seulement l'original." Ah ! si elle avait pu penser alors que, bientôt, la brutalité de la vie allait la séparer de ses enfants pour tant d'années, et qu'elle ne leur laisserait rien, rien d'elle, comme elle eût fait bon marché de toutes ses coquetteries ! Et voilà qu'elle se retrouvait encore, après toutes ces années écoulées, dans la même situation qu'autrefois : elle partait pour longtemps, pour toujours peut-être, sans laisser à Jeanne et à Paul la plus petite image, la plus légère esquisse de cette institutrice si dévouée, qui leur avait donné des soins maternels et qu'ils paraissaient aimer... Jeanne surtout... d'un amour filial.

Tout en songeant ainsi, elle achevait de serrer dans sa malle les derniers petits souvenirs épars dans sa chambre... "Tiens, sa bague, où est-elle donc ?" C'était une petite

bague, sans aucune valeur, que Jeanne, d'ordinaire, portait au doigt. Elle l'avait trouvée jolie, et comme elle refusait de l'accepter, l'enfant avait dit : "Je la pose là, dans cette coupe, vous finirez bien par la prendre." Qu'était-elle devenue ? La femme de chambre, qui la connaissait bien, l'avait peut-être remise à sa place habituelle, au milieu des petits objets appartenant à sa jeune maîtresse.

Cela ne faisait pas l'affaire de Fernande. Elle acceptait maintenant cette bague, elle la voulait emporter, et aussitôt elle passa dans la chambre de Jeanne pour reprendre son bien.

Sur la cheminée une boîte, un petit coffret avec la clef à la serrure. Elle l'ouvrit, ne put découvrir ce qu'elle cherchait, mais, en revanche, trouva ce qu'elle ne s'attendait pas à voir : diverses choses qui lui appartenaient et qu'elle croyait perdues, un gant, un bout de dentelle déchiré, une voilette. Chacune, de son côté, sans rien dire, en cachette, avait fait provision de souvenirs, aux dépens de l'autre. La mère volait la fille, tandis que la fille volait la mère.

Tout à coup, au fond du coffre, dans un coin, elle aperçoit un écran semblable en tous points à l'autre, le sien, qu'elle vient de serrer. Que renferme donc celui-là?... Elle le prend, presse le bouton. L'écran s'ouvre... et que voit-elle?... Une miniature, son portrait... frappant.

Elle reste stupéfaite d'abord. D'où vient ce portrait ? Comment a-t-on pu le faire, puisqu'elle n'a pas posé ? Puis, pendant qu'elle le regarde, ainsi que tous les petits souvenirs dont le coffre est plein, de grosses larmes montent de son cœur à ses yeux et débordent le long du visage.

"C'est moi," fit Belin en paraissant sur le seuil de la porte.

## XXVI

La joie que causait à Fernande la découverte qu'elle venait de faire... ce médaillon, ce portrait, tous ces souvenirs religieusement recueillis... lui avait fait oublier pour un instant les tristesses, les douleurs du départ. L'arrivée de Belin les lui rappela. Dès qu'elle l'aperçut, elle referma vivement le coffret des chères reliques, et se retournant :

— Eh bien, qu'avez-vous décidé avec M. de Latour ?

— Il pense, je vous le disais bien, que rien ne commande ce départ immédiat, précipité. Mais il comprend que vous vouliez éviter le supplice des longs adieux, et, en ce moment, il doit annoncer à Paul et à Jeanne que vous partez ce soir... comme vous le désirez.

— Comme je le désire ! Le mot est bien trouvé.

— Encore une bêtise... Ne les comptez pas, je vous en prie. Cela vous donnerait trop de mal en ce moment... Je ne puis pas dire que je souffre autant que vous de tout ce qui vous arrive, mais je souffre beaucoup aussi, et un peu d'indulgence de votre part...

Elle lui tendit la main, et doucement :

— Oui, soyons indulgents l'un pour l'autre, s'il nous échappe quelques paroles maladroitement. Nous ne pouvons pas les éviter dans la disposition d'esprit où nous sommes... Dites-moi, mon vieil ami, comment M. de Latour explique-t-il mon départ aux enfants ? J'ai besoin de savoir pour ne pas le contredire.

— Evidemment... Mon Dieu, nous ne nous sommes pas mis en frais d'imagination, lui et moi. Le temps nous manquait du reste... Il a été convenu qu'on leur dirait la première chose venue... Une de vos parentes se trouve très malade et vous appelle auprès d'elle. C'est moi qui en ai reçu la nouvelle. Je suis monté pour vous l'annoncer et vous conseiller de partir immédiatement.

— Où vit cette parente ? Dans quel pays m'envoyez-vous ?

— Nous ne vous envoyons nulle part. C'est au Havre

qu'on est censé vous demander. Mais rien ne vous oblige à quitter Paris.

— Je vous demande pardon, tout m'y oblige... Vivre dans la même ville que mes enfants et ne plus les voir !

— Pourquoi ne plus les voir ? Personne n'a l'intention de vous séparer d'eux. Vous leur avez donné des soins dévoués ; ils vous sont reconnaissants, ils vous aiment, et, tout naturellement, on les conduit chez vous, tous les jours, aux heures que vous fixerez... dès votre retour... supposé du Hâvre.

— Et comment expliquera-t-on à Jeanne et à Paul que, revenue à Paris, je ne sois pas rentrée ici ?

— Vous avez besoin de repos... et, en même temps, votre position de fortune est devenue meilleure. Vous pouvez vivre chez vous, vous passer d'emploi... Tout cela vous paraîtrait très simple, et le serait en effet, si vous étiez seulement l'institutrice de Paul et de Jeanne.

— Mais je suis leur mère ! fit-elle en se redressant, et ce que vous trouvez si simple ne me convient pas.

Ses frayeurs le reprirent :

— Quoi ! vous ne voulez plus partir ! s'écria-t-il.

— Si. Toujours. Ne tremblez donc pas. Mais je veux un départ sérieux, une séparation complète.

— Avec M. et Mme de Latour, oui, c'est nécessaire, j'en conviens. Mais pourquoi vous séparer tout à fait des enfants ?

— Oui, je comprends, on veut bien me permettre de les voir encore de temps à autre... Quand il sera content d'eux... et de moi, sans doute, on les laissera me faire une petite visite... une ou deux fois par semaine, n'est-ce pas ? Le reste du temps, l'autre... l'étrangère... la belle-mère, reprendra la direction de leur intelligence, de leur âme... et je ne serai même pas consultée ! Bien plus : si je me permets de donner un avis et qu'il déplaise, on me punira en abrégant les visites... Peut-être même arrivera-t-on à les suspendre, si ma tendresse l'emporte sur la prudence et que je me montre trop expansive... En effet, je serai bientôt obligée de prendre garde à la jalousie semi-maternelle de Mme de Latour, comme je suis forcée aujourd'hui de compter avec sa jalousie... conjugale... Ma docilité à lui céder ma place, mon effacement l'encourageront, tôt ou tard, à me demander plus encore, et, après avoir supprimé la femme, elle finira par supprimer la mère... Eh ! je préfère me supprimer moi-même.

— De l'orgueil.

— Soit ! C'est tout ce qui me reste... et cela ne gêne personne... au contraire.

— Puis, ajouta Belin doucement, cet orgueil tombera devant votre tendresse pour vos enfants, l'impérieux besoin que vous aurez de les revoir.

— Je l'ignore, fit-elle. Après une existence comme la mienne, on ne dit plus ni oui, ni non, ni jamais, ni toujours. Il n'existe qu'un seul mot vrai : le mot peut-être... Comme les enfants tardent ! Que ce dîner est long !

— Il vous paraît long parce que vous êtes impatiente, nerveuse.

— Préférez-vous me voir affaissée... sanglotante?... je l'étais tout à l'heure, mais je viens d'éprouver une de ces surprises, une de ces joies qui vous remontent, vous font revivre, vous réchauffent un instant le cœur... Ah ! Belin, si vous saviez !

— Quoi donc ?

— Imaginez-vous que... Non, non, je dois me taire. C'est leur secret... Mais je puis vous confier, à vous, mon vieil ami, qu'ils m'aiment, mais beaucoup.

— Je le sais. Je voudrais bien voir qu'ils ne vous aimassent pas pas, après toutes vos bontés pour eux.

— Oh ! ce n'est pas cela seulement... Voyez-vous, je viens d'avoir la preuve définitive que je ne suis pas pour eux une simple institutrice, une amie... Je suis davantage, bien davantage,

— Bien davantage !

Elle se dressa devant lui, et le regardant :

— Oui, bien davantage... et que trouvez-vous à redire ! S'ils m'aimaient comme on aime une mère, leur cœur se tromperait-il beaucoup ?

— Non, sans doute. Mais ils n'ont aucun soupçon, n'est-ce pas ? De ce côté vous ne vous êtes pas trahie ?

— Je m'en serais bien gardée. Je préfère être devinée par eux.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien... Ce pauvre ami, comme il tremble !... Ah ! je fais bien de partir... pour vous du moins.

— Oui, fit-il naïvement. Je ne pourrais pas résister longtemps à une telle vie... Avec vous on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Vous n'êtes pas la même deux minutes de suite : tantôt résignée, tantôt révoltée...

Elle ne l'écoutait déjà plus : " Ah ! ils ne viennent pas ! " murmurait-elle.

— Ils ne peuvent parler, dit-il, et je voudrais, avant leur arrivée, vous faire une communication.

— De la part de qui ?

— De Maurice.

— Je croyais que tout était fini entre nous. Voyons.

Il hésita, parce qu'il hésitait toujours ; puis, se décidant :

— M. de Latour, en vous épousant, vous a reconnu une dot.

— Oui, je n'avais aucune fortune, aucune espérance... comme on appelle ça... J'étais orpheline. Plus de parents même. Il s'est montré très généreux vis-à-vis de moi. Je n'hésite pas à le déclarer. Eh bien ?

— Eh bien ! cette dot, dont vos enfants ont hérité à votre mort, doit vous être remise, puisque vous vivez... et Maurice m'a chargé de vous dire...

— Elle l'interrompit brusquement :

— Plus un mot à ce sujet... J'ai perdu tous mes droits à cette dot, le jour de... mon départ... Jeanne et Paul en ont hérité. Très bien. Moi, je n'y toucherai jamais, quelle que soit ma détresse.

— Que deviendrez-vous ? Vous ne vous êtes pas faite institutrice seulement dans le but de vous approcher de vos enfants. Vous aviez demandé une place au docteur X..., avant de savoir qu'il vous proposerait d'entrer ici... Vos ressources étaient épuisées déjà... et vous n'êtes pas beaucoup plus riche, en nous quittant.

— Non. Mais je puis me replacer ailleurs.

— Souffrante, fatiguée comme vous l'êtes !

— Tant mieux, ça finira plus vite.

Elle s'arrêta. Jeanne et Paul venaient d'entrer.

Ils s'élançèrent tous les deux à la fois vers leur institutrice. Jeanne arriva la première. Il est vrai qu'elle était la plus grande.

— C'est vrai, vous partez ce soir ? dit-elle essoufflée d'avoir monté en courant l'escalier.

— Oui, je suis obligée de partir...

— Pour quelques jours seulement, ajouta Belin.

— Oh ! laisse Mme Viliers répondre, fit Paul en se tournant vers son vieux professeur.

— Pourquoi, monsieur ? fit-il en essayant d'enfler sa voix. Est-ce que vous doutez de ma parole ?

— Non, je ne doute pas, répliqua Paul sans se déconcerter. Seulement, c'est si extraordinaire, cette nouvelle qui arrive tout à coup... Pourquoi n'a-t-on pas prévenu directement Mme Viliers de la maladie de sa parente ?

— Afin de me laisser le temps de la préparer.

— Tu la prépares depuis que tu es ici... Tu es long.

— Monsieur !

— Tout cela n'est pas clair, vois-tu, ami Belin... D'abord notre institutrice ne nous a jamais parlé de cette parente de province, malade aujourd'hui. Es-tu bien sûr qu'elle existe ?

— Certainement, puisqu'elle m'a écrit.  
 — Elle t'a écrit ! Alors elle n'est pas si malade que  
 cela !  
 — Je veux dire qu'on m'a écrit de sa part.  
 — Une lettre ou une dépêche ?  
 — Une dépêche.  
 — Montre.  
 — Monsieur ! répéta Belin, d'une voix qu'il essaya de  
 rendre terrible sans pouvoir y parvenir.  
 — Bon, voilà que tu te fâches pour n'avoir pas à mon-  
 trer la dépêche... Avoue que cela t'embarrassait...  
 — Nullement, monsieur, nullement.  
 — Montre, alors... Tu vois, tu ne montres rien... Tu es  
 coilé.  
 — Monsieur, coilé n'est pas français dans le sens où  
 vous l'employez.  
 — C'est cela, tu ne sais comment t'en tirer et tu me fais  
 une querelle de dictionnaire.

Pendant que les deux amis, le très jeune et le très vieux  
 se disputaient ainsi, Jeanne avait entraîné Fernande dans  
 un coin de la chambre et lui disait à voix basse, mais sur  
 un ton très décidé :

— Rien de tout cela n'est vrai. On nous trompe. Vous  
 n'allez pas au Havre. Vous n'avez pas de parente ma-  
 lade... Vous nous quittez parce que vous venez d'avoir  
 une discussion avec... notre belle-mère.

C'était la première fois qu'elle appelait ainsi Mme de  
 Latour. Comme Fernande ne lui répondait pas, elle con-  
 tinua, très vite, sur le même ton :

— C'est moi qui suis cause de cette scène... Je vous té-  
 moigne, depuis quelque temps, trop d'affection... Je le sais,  
 je le comprends... Mais c'est plus fort que moi : je ne puis  
 pas me contenir... J'ai d'autant plus tort que c'est sur vous  
 que cela tombe.

— Non, non, vous n'avez pas tort, ne put s'empêcher de  
 murmurer Fernande.

Jeanne, qui poursuivait sans doute une idée, et voulait  
 arriver à son but le plus vite possible, reprenait déjà :

— Aujourd'hui, chez le docteur, à la fin de cette repré-  
 sentation, j'ai été vraiment trop maladroit... M'élançant  
 dans vos bras, vous embrasser comme je l'ai fait, lorsque  
 Mme de Latour était à côté de vous !... Je comprends son  
 mécontentement. Elle me l'a bien montré, du reste, en  
 voiture, du boulevard Malesherbes à Auteuil... Aussi, dès  
 que nous sommes arrivés, elle vous a fait appeler pour  
 vous gronder... Vous êtes vive, oh ! très vive ! comme moi.  
 Nous avons le même caractère, c'est étonnant comme nous  
 nous ressemblons... Une scène s'en est suivie... et votre  
 départ a été décidé, par elle ou par vous... ça je ne sais  
 pas... par toutes les deux peut-être.

— Mais, mon enfant...

— Ne dites pas non. Laissez les autres essayer de me  
 tromper ; mais vous, je vous en prie, ne me trompez ja-  
 mais... Du reste, ne craignez rien, je ne viens pas vous  
 demander d'arranger les choses, de dire que vous avez en  
 tort et d'essayer de rester ici... Non, non, il faut partir.

Fernande la regarda tout étonnée.

## XVII

— Et vous avez vu ?

— Certain petit médaillon...

Paul qui venait de se rapprocher, comprit aussitôt et ne  
 put s'empêcher de dire :

— N'est-ce pas que c'est ressemblant ?

— Si ressemblant que je ne m'explique pas cette ressem-  
 blance... Je n'ai fourni aucune photographie, aucune es-  
 quisse, et je n'ai jamais posé.

— Oh ! jamais posé ! Vous croyez ça, dit Paul. Il est  
 vrai que nous avons été si malins !

Plus modeste, Jeanne ajouta :

— Et notre maîtresse de dessin si gentille en se mettant  
 du complot.

— Enfin, comment avez-vous fait ?

— Explique, Jeanne.

— Non, toi.

— Je veux bien. C'est très simple, du reste... À l'heure  
 de la leçon de dessin, vous vous asseyez ordinairement,  
 n'est-ce pas, dans un coin de notre salle d'étude devenue  
 un atelier ?

— Oui... Je m'efface toujours devant vos professeurs.

— Et, pour ne pas perdre de temps, vous prenez un  
 livre ou une tapisserie.

— Quelquefois.

— Souvent... et nous en profitons... On plaçait près  
 de vous, de votre côté, le modèle que nous étions censés  
 devoir copier... une tête, un buste, un tableau, un bouquet  
 de fleurs naturelles... et... à l'autre extrémité de la salle, à  
 moitié cachés derrière notre chevalet, au lieu de regarder  
 le modèle, c'est vous que nous regardions.

— Alors, ce portrait a donc été fait... ?

— Oui, par Jeanne et par moi... en collaboration, comme  
 dit notre maîtresse de dessin.

— Qui nous a joliment aidés, crut devoir ajouter Jeanne  
 par amour de la vérité.

— Oui, sans doute, des retouches. Mais les retouches !  
 ajouta Paul d'un air dédaigneux.

— Enfin, nous avons votre portrait, dit Jeanne. C'est  
 l'essentiel... Et comme nous allons le regarder souvent  
 pendant votre absence !

— Ah ! chers enfants, s'écria t-elle, et, les enveloppant  
 dans ses bras, elle les pressa sur son cœur.

Belin, discrètement, après son entretien avec Paul, était  
 resté dans le fond de la chambre, tranquille, silencieux.

Fernande le rejoignit et, lui montrant ses enfants, dit à  
 voix basse :

— Vous les avez entendus ?

— Oui, à peu près. J'ai deviné ce que je n'entendais  
 pas.

— Et vous n'êtes pas attendri ?

— Oh ! avec eux, on s'attendrit toute la journée... Si on  
 ne se cuirassait pas, et je suis cuirassé, ajouta-t-il les yeux  
 tout humides. Il n'y a rien de gentil comme ces deux  
 êtres-là ?

— Vous allez continuer à les voir, à les entendre, tandis  
 que moi...

— Il dépend de vous de les voir bientôt. Je m'engage  
 à vous les amener tous les jours.

— Non, non... Du reste, Jeanne refuserait.

— Jeanne ? je ne comprends pas.

— Ne comptez pas sur moi pour comprendre. C'est  
 encore un secret.

— Trop de secrets, fit Belin. Cela ne vaut rien. On  
 ne sera jamais tranquille ici.

— C'est votre affaire. Vous ne pourrez plus vous en  
 prendre à moi, puisque je pars.

Et, presque gaiement, pour obéir aux recommandations  
 de sa fille :

— Je n'ai pas terminé ma malle. Qui veut m'aider ?

Ils la suivirent dans sa chambre. Mais bientôt la malle  
 presque pleine auparavant, se trouva presque vide. Jeanne  
 prétendant que les robes allaient se chiffonner, placées  
 comme elles l'étaient, les retirait l'une après l'autre, pour  
 les mieux ranger, et Paul, de son côté, bouleversa tout un  
 compartiment, sous le prétexte d'y mettre de l'ordre.

Elle les regardait faire, souriante par instants, oubliant  
 qu'elle allait bientôt les quitter.

ADOLPHIE BELÔT,

(A suivre.)

# CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA-REVUE.

*Directeurs :*

Président : L. E. Morin, sr., Directeur-Gérant : A. Filiatreault.  
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREAU.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du numéro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

B. P. BOITE 324.

Téléphone Fell 6826

Les ETEIGNOIRS et les CRETINS font des efforts désespérés pour nous ramener aux ténèbres du moyen âge. Dans leur rage impuissante, ils attaquent par des personnalités grossières les braves gens qui demandent la conservation de la morale publique. Si c'est là le seul moyen qu'ils aient de se guérir de la tempête dans laquelle ils sont à la veille de sombrer, leurs chances de salut sont problématiques. Ils auraient plus de grâce à se taire et à ne pas braver l'opinion publique d'une manière aussi éhontée.

(Du *Courrier du Canada.*)

Nous lisons dans le *Canada-Revue* une annonce de livres à vendre, conçue dans ces termes : " Librairie du *Canada-Revue*, Montréal ; adressez les demandes à M. le directeur du *Canada-Revue* à Montréal. Livrés à \$1, franc de port." Suit la liste des ouvrages annoncés. Nous y lisons ces titres : *Numa Roumestan*, *Le Nabab*, *Jack*, *l'Immortel*, par Alphonse Daudet; *Serge Pavane*, *Le maître de forges*, *La Comtesse Sarah*, *La grande Marinière*, *Les Dames de Croix-Mort*, *Le Dr. Rameau*, par George Ohnet, *Les amours de Philippe*, *Le journal d'une femme*, *Monsieur de Camors*, *La veuve*, *Histoire d'une Parisienne*, par Octave Feuillet.

Or, tous ces ouvrages sont mauvais, immoraux, dangereux et pour le cœur et pour l'intelligence. Quelques-uns sont tout simplement abominables, entr'autres *La comtesse Sarah* de George Ohnet.

Le *Canada-Revue* prend ces œuvres sous son patronage. L'annonce que nous venons de citer rend cette publication solidaire de la vente de ces livres qui contiennent un mortel poison.

Des romans comme *La Comtesse Sarah*, comme *Monsieur de Camors*, comme *l'Immortel*, servent de véhicule à des bacilles plus funestes que ceux du choléra ou du typhus. C'est dans le cœur, c'est dans l'âme, qu'ils dépo-

sent leurs germes meurtriers. Que de ruines morales accumulées, que de vies gâtées par ces lectures !

Les directeurs du *Canada-Revue* assument une terrible responsabilité en faisant de la réclame pour des œuvres aussi pernicieuses.

Après avoir mûrement pesé l'élucubration qui précède et tenu compte du fait que le nommé Chapais, *qu'à pond* cette machine-là, n'est pas le premier coq venu ;

Considérant, que le susdit Chapais est un saint homme, ou tout au moins, qu'il fait son possible pour être désigné comme tel ;

Considérant de plus que le sus-nommé Chapais pourrait bien avoir raison, et que de fait il a raison aux yeux de ses lecteurs ;

Résolu, que, dorénavant, le CANADA-REVUE n'offrira en vente que les Œuvres de l'ex-abbé Guyhot, en cent-soixante-et-sept volumes, illustrées par l'auteur, et rédigées en collaboration.

Les visiteurs qui afflueront cette semaine à Montréal, à l'occasion de l'Exposition, ne devront pas manquer de faire une visite au Parc Sohmer où ils sont sûrs de passer une soirée ou une après-midi agréable.

La direction du Parc s'est réservée pour cette période une foule d'attractions vraiment surprenantes et de premier ordre.

Jamais aussi joli spectacle n'a été offert pour une somme aussi minime. L'emplacement est magnifique, élégant et coquet, les jardins sont spacieux, la terrasse est bien aérée, c'est le lieu de récréation le plus confortable qu'on puisse trouver à Montréal.

Voici le programme pour cette semaine :

Baldwin et Daly, les 2 frères zoulous.

Cirque de chiens instruits de Hopper.

Les jeunes sœurs McCoy, Lizzie et Minnie, deux jeunes prodiges.

Billy et Minnie McEvoy, grandes fantaisies irlandaises.

Les 3 Judges, acrobates.

Louis Vérande, chanteur comique.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de la Compagnie d'Exposition, que nous publions sur la dernière page de la couverture. Notre fierté nationale est en jeu, il faut faire un succès colossal de l'exposition cette année, et le vrai moyen c'est d'y aller soi-même et d'encourager ses amis à s'y rendre. Vous avez toute la semaine prochaine pour aller constater les progrès que le pays a accomplis depuis l'année dernière.

Monsieur Charles Huot, auteur des décorations de l'église Saint-Sauveur, de Québec, que tout le monde a admirées, était à Montréal cette semaine, ainsi que le lieutenant Chartrand. Tous deux étaient les hôtes de M. Louis Fréchette.

Nous croyons utile de mentionner de nouveau que l'abonnement au CANADA-REVUE est invariablement payable d'avance. Les personnes auxquelles nous avons envoyé des factures, et qui n'ont pas répondu à notre appel, ne seront pas surprises si le journal ne leur est pas expédié.

# ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS

## TYPES QUEBECQUOIS

ONEILLE — GRELOT — DRAPEAU — CHOUINARD —

COTTON — DUPIL — GROSPERRIN — CARDINAL

— MARCEL AUBIN — DOMINIQUE —

BURNS — GEORGE LÉVESQUE.

### IV

#### CHOUINARD

(Suite)

On a remarqué que notre héros avait l'habitude — comme presque tous les innocents, du reste — de s'exprimer dans une espèce de langage télégraphique, c'est-à-dire en supprimant les petits mots — articles et prépositions, par exemple — peu nécessaires au sens de la phrase.

Mais il avait en outre un certain défaut d'articulation ou d'oreille qui lui faisait commettre toutes sortes de contrepétteries.

*Scérilats*, disait-il; p'tits *maruleux*; êtes pires que des *loups-ragous*. Ferez rien que des *révolutionnaires*!

Savez-vous comment il appelait le Drapeau de Carillon? — Le *Drayon* de *Caripeau*.

Quant aux autres expressions qu'il défigurait plus ou moins, elles étaient innombrables.

Pour lui le *pain killer* se prononçait "pain de couleuvre".

La corne de cerf se changeait en "gomme de *saffre*".

Un typographe se transformait en "p'tit pot d'*grés*".

Une maison de correction devenait une maison de "corruption".

Du *lemon sirop* était pour lui du "limon de salope".

Il n'aimait pas à se mettre des *chimaigres* dans la tête.

Il priait pour la "conversation" des pécheurs, etc.

— Eh bien, Chouinard, lui demandais-je un jour, chez qui as-tu couché, à la Rivière-Ouelle?

— George Lévesque.

— Que fait-il de bon de ce temps-ci, George Lévesque?

— Pustule toujours.

Il voulait dire "spéculer".

— As-tu bien fait ma commission, Livier? lui demande une bonne femme de l'Islet, qui avait envoyé un sac de noisettes à son petit garçon, au collègue.

— Te cré!... Mais pas gardé longtemps, va!

— Comment donc ça?

— Eh ben. mangé la classe, mangé l'étude, mangé la "création" ... *constupé* tout de suite.

Les noisettes avaient été confisquées, voilà tout.

Un jour, il racontait que le curé de Saint-Alexandre était allé à Québec pour se faire ôter une "cathédrale" dans l'œil.

La cataracte probablement.

Une autre fois, il demandait au docteur Guay, de Lévis, s'il avait des *pilunes* pour le ver *Saint-Hilaire*.

Le docteur supposa qu'il voulait parler du ver solitaire.

Et ainsi de suite, à n'en plus finir.

Les *résipères*, les maladies de *longueur*, les *enflam-mations* de *père Antoine*, les enfants morts de *conclu-sions*, les vieux morts aux *tropiques*, les actes de *con-torsions*, les *rumeurs* dans le ventre qui pourraient bien se changer en *concerts*, tout cela ne comptait pas.

C'était pour lui l'alphabet du genre.

Il faudrait un miracle de mémoire pour énumérer la vingtième partie des coqs-à-l'âne et des transfigurations de mots dont il émaillait sa conversation.

Mais revenons au collègue.

La cérémonie de la bascule terminée, ce n'était pas tout.

— Maintenant, Chouinard, lui disait-on, tu vas nous chanter quelque chose, n'est-ce pas?

— Livier fatigué.

— Eh bien, prie le bon Dieu alors, tu chanteras après.

Il faut vous dire que l'ami Olivier avait une manière à lui de prier le bon Dieu.

Mais une manière à lui!

Impossible de rêver pareil salmigondis de latin et de français mélangé à la diable, sans queue ni tête ni sens ni logique.

Toutes les expressions du catéchisme et du rituel s'y rencontraient, s'y heurtaient dans un pêle-mêle sans nom et dans les combinaisons les plus imprévues

"*Pater naster* purgatoire *credo in Deum* l'ordre et le mariage sans exagération ni excuses *nostris infunde*. Ainsi-soit-il!"

Il excellait surtout à remplacer les mots latins par je ne sais quel français incohérent qu'il trouvait moyen d'extraire des phrases latines mal prononcées.

J'ai écouté prier bien des vicilles.

J'ai entendu des chantres d'une force rare.

Je n'ai jamais rien vu qui, sous ce rapport, pût être comparé à Chouinard.

Ses prières n'étaient souvent qu'une suite d'à peu près à dérouter le calembouriste le plus ingénieux des deux mondes.

Ne parlons pas de "P'tit Jésus dans la cheminée, rince l'écuelle"; ou du "pied d'Jésus envenimé, dans la huche la cuillère", *doma eis requiem*. C'était là pour notre ami le premier mot du rudiment.

Il avait perfectionné tout cela à un point dont on

se fera une idée quand on saura que sa Salutation angélique commençait par : *Nagez, Maria*, et finissait par : "La p'tite Laure à Narcisse et la grosse Philomène", *et in hora mortis nostræ, amen*.

Il puisait dans la messe, dans les vêpres, dans l'angélus, dans le bénédicité, partout.

Il traduisait : *Et renovabit* par "le traîneau va vite".

*A porta inferi* par "apportez la ferrée".

*Sedes sapientia*, par "ces treize sapins sciés".

*Mors stupebit*, par : "marches-tu, bibitte".

*Benedictatu*, par : "l'bom' Baptiste Têtu".

*Vas Spirituale*, par : "va ous' tu pourras aller".

*Adjurandum*, par : "belle jument d'homme".

C'est de lui cette traduction rajeunie par Berthelot : *Mites fac et castos*, "mitaines faites de castor".

Il fallait le voir, dans le *Confiteor*, se frapper la poitrine en disant avec componction :

— *Racule pas ! Racule pas !* voyons, Maxime, *racule pas !*

Il se faisait alors dans le comté de Kamouraska — division électorale où se trouvait le collège de Sainte-Anne — une lutte politique qui est restée légendaire, entre Letellier de Saint-Just, depuis lieutenant-gouverneur pour la province de Québec, et Chapais, qui mourut ministre des Travaux Publics au cabinet fédéral.

— Pour qui es-tu, toi, Livier ? lui demandions-nous. Es-tu rouge ? es-tu bleu ?

Il répondait invariablement :

— Livier pour *zitanics*. Crie pas hurrah pour Tellier ni Chapais. Crie : *Hourrah pour Nobis*.

Mais nulle part ailleurs que dans le *Pater* son talent de traducteur ne brillait avec autant d'éclat.

C'était un vrai tour de force.

*Qui es in cælis* devenait "qui est-ce qui sait lire".

*Sanctificetur*, "son p'tit-fils Arthur".

*Nomen tuum*, "ramènes-tu l'homme".

*Sicut in cælo et in terra*, "si tu t'salis, salaud, tu t'nicerras".

Et ainsi sans broncher jusqu'à la fin.

Va sans dire que toute cette phraséologie burlesque se retrouvait aussi bien dans son chant que dans ses prières.

Car Chouinard chantait — je l'ai déjà laissé entendre — et avec une voix assez passable, ma foi.

— Allons, lui disions-nous, sitôt la kyrielle de prières défilée jusqu'au bout, chante-nous quelque chose maintenant.

— Livier ben fatigué.

— N'importe !

— Eh ben, Livier va chanter chanson major Jean Doguier, bataille Vous-salue-Marie.

Cela voulait dire : La chanson du major de Salaberry à la bataille de Chateauguay.

Et il entonnait à tue-tête :

Papineau, ce bon père,  
Disait à ses enfants :  
Nous gagn'rons la bataille  
Si vous êtes pas peureux.

On voit que le brave Livier n'était guère plus fort sur la rime que sur l'histoire.

Puis venaient les cantiques.

Un surtout dont le refrain nous amusait toujours beaucoup :

C'est la sain sain sain,  
C'est la te te te,  
C'est la sain,  
C'est la te,  
C'est la sainte Vierge,  
Qu'allume les cierges !

Il y avait aussi le cantique d'*Adam*, qui nous intéressait fort :

Adam, Adam, sors de ce bois,  
Dis-moi pourquoi que tu te chesses (sèches),  
Dis-moi pourquoi et quelle est la saison  
De ta trahison !

Cela rimait ... comme la chanson de Papineau, à temps perdu.

Mais le plus défiguré, c'était le cantique du *Jugement dernier*.

Tout le monde connaît le refrain à grand effet :

J'entends la trompette effrayante  
Qui crie : O morts, levez-vous !

Voici comment Chouinard le chantait :

J'entends la tempête effrayante  
Ti crie : Gros homards, révez-vous ?

Il nous chantait aussi ce qu'il appelait la messe des vieilles filles :

Kyrie,  
J'veux m'marier  
Eteison,  
La grain' me sonne !

Et cela continuait ainsi : le *Gloria*, le *Credo*, la *Préface*, le *Sanctus*, et l'*Agnus Dei*, tout y passait.

Une des choses qui le portaient à modifier les textes — on pourrait dire à massacrer les mots — c'était son scrupule à l'endroit de tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à un juron.

La moindre interjection un peu leste l'effrayait.

Toute consonnance trop crue répugnait à sa délicatesse, et il l'évitait avec soin. Ou bien il l'adoucisait de son mieux à l'aide d'une variante, en passant une consonne au rabot, en glissant l'huile d'une cédille habilement introduite sous l'ossature d'une syllabe un peu raide.

Par exemple, vous ne l'auriez jamais fait dire : tomber sur ... la dix-septième lettre de l'alphabet.

Il tournait la difficulté en disant : tomber sur le *sud*.

Il n'osait seulement pas prononcer le mot *queue*.

Il disait le *manche* d'un chien.

Tout au plus hasardait-il la *tieue* du chat, mais dans l'intimité seulement, quand il se permettait une légère incursion sur le domaine de la familiarité.

Il avait même des scrupules à prononcer le mot *mort*.

Un jour, le curé de la Rivière-Ouelle lui demandait :

— Est-ce que M. Dionne ne t'a pas donné un petit cochon de lait pour moi ?

Chouinard répondit :

— Vot' petit cochon, monsieur le curé, il est devant le bon Dieu :

Dans ses chants surtout, la moindre apparence de jurement était infailliblement évitée par quelque pieux euphémisme.

Ainsi, dans le cantique bien connu qui commence par ces vers :

Oh ! l'auguste sacrement  
Où Dieu nous sert d'aliment,

Le mot *sacrement* lui semblait être ce que les Anglais appellent profane. Et il chantait :

Oh ! la vous' qu'est l'zagrémets  
Beaulieu nous sert d'élément.

"Autour de nos sacrés autels" était pour le bon Chouinard un mot sacrilège. Il chantait :

Autour de nos *saprés* autels !

Après tout ce que je viens de dire, il est facile de conclure que, si le *serve bone* de Picard avait fait commettre au brave Livier une pareille incongnuité dans l'église de Saint-Joseph, ce dimanche-là, il ne faut en accuser ni ses sentiments chrétiens ni son respect pour les choses saintes.

Au physique, notre original n'avait rien de particulier.

A part son gros rire naïf et ses petits yeux toujours émerillonnés de gaieté enfantine, c'était le premier venu.

Quant au costume, la casquette en peau de chat, à laquelle j'ai déjà fait allusion, constituait ce qu'il avait de plus remarquable, si l'on en excepte cinq ou six peaux de lièvres dont il bourrait son pantalon dans les grands froils.

Un jour, pendant l'opération de la bascule, il arriva un accident.

Comme le pantalon était un peu mûr, une malencontreuse solution de continuité s'y produisit tout à coup, et les peaux de lièvres mirent le nez à la fenêtre.

Inutile d'insister sur le reste de la scène.

Il fut un temps, cependant, où notre ami put faire

ses voyages avec plus de confort et sans prendre tant de précautions.

Chaudement enveloppé d'une grande casaque bleu-clair, avec pantalon en pinchina, képi bordé de jaune et bottes d'ordonnance — enfin en uniforme militaire complet — tel apparut Chouinard aux environs de Rimouski, un matin de novembre 1863, par une de ces bourrasques pluvieuses et glaicales dont le vent de nord-est ne manque jamais de favoriser ces parages, à pareille saison.

— Comment, c'est toi, Olivier ! lui dit un avocat bien connu qui le rencontra à quelque distance de chez lui, arpentant la grande route, la main devant les yeux.

— Oui, hi hi ! c'est Livier !

— D'où viens-tu dans cet accoutrement ?

— Viens de la guerre !

— Aux Etats ?

— Te cré !

C'était justement pendant la guerre de Sécession et le pauvre diable était tombé dans les filets des nombreux embaucheurs qui parcouraient nos campagnes en quête de recrues.

— Quand es-tu parti ?

— Trois mois ! ... gros paquet d'argent ... hi hi ! ...

— Et tu t'es battu ?

— Te cré ! ... Canons, fusils, pif ! paf ! ... tombais, relevais, sauvais, parlais anglais ... Pas drôle, va !

— Tu n'avais pas peur ?

— Non, Livier brave ! ... Les autres tuaient Livier mais Livier tuait les autres étout ... hi !

— Et puis ?

— Livier ennuyé ... Livier parti.

Cette expédition avait donné à Chouinard le goût de l'uniforme, à ce qu'il paraît, car un jour, en remontant le fleuve, le capitaine Mormon du *Druid* — l'un des steamers du gouvernement — l'aperçut sur la grève, un peu en bas de Rimouski, qui faisait des signaux avec une tunique rouge de volontaire au bout d'une perche.

Ne reconnaissant pas l'individu à cette distance, et passablement intrigué, le capitaine donne ordre de stopper, met en panne et dépêche un canot à terre.

— Tiens, c'est Chouinard ! s'écrient les matelots en sautant sur le rivage. La farce est bonne ! Dis donc, espèce de feignant, pourquoi nous fais-tu arrêter comme ça ?

— Lettre pressée pour Québec, veux embarquer.

Histoire de rire, on l'embarqua.

Le capitaine grommela bien un peu pour la forme ; mais il finit par pouffer de rire avec les autres.

Surtout quand Chouinard, rendu en face du quai de la Rivière-du-Loup, lui demanda de relâcher un

instant pour lui permettre d'aller porter une lettre à un de ses cousins.

Cette fois-là, Livier dut forfaire à sa réputation de postillon sans reproche ; mais en cela il n'était pas plus coupable que le gouvernement de Sa Majesté qui, cette fois-là aussi, conspirait contre lui-même, le département de la Marine faisant concurrence à celui des Postes.

Le brave Chouinard est disparu depuis longtemps.

Je ne sais où repose sa dépouille terrestre ; mais si jamais Dieu me fait la grâce d'une petite place au paradis parmi les honnêtes gens et les bons garçons je suis bien sûr de le rencontrer là.

LOUIS FRECHETTE.

## LA MAIRIE

L'année prochaine, 1893, est destinée à marquer dans l'existence de toutes les grandes cités de ce continent. L'exposition de Chicago qui va certainement amener en Amérique des centaines de mille visiteurs Européens ou Sud-Américains, qui va déplacer par millions les habitants des Etats-Unis, doit forcément faire sentir son influence jusqu'au Canada et, non moins naturellement, dans la Métropole, la cité mère de la Puissance.

Il est bien évident que nous allons pendant le cours de l'été prochain être littéralement envahis de touristes de tout rang et de toutes races, de toutes nationalités et de toutes spécialités.

C'est alors qu'il importe, non pas tant pour notre honneur ou notre fierté civique, que pour notre intérêt bien entendu, que Montréal fasse bonne figure et laisse dans l'esprit de ceux qui s'y seront arrêtés, l'impression de prospérité, de grandeur, et de progrès à laquelle nos travaux et nos sacrifices nous donnent droit.

Beaucoup a été fait dans la voie matérielle, c'est indéniable. Nos rues sont aujourd'hui dans la plus grande partie élargies et pavées ; notre système d'éclairage est au niveau de celui des autres villes de même ordre des Etats-Unis ; le système de transport rapide s'améliore et sera complet ; notre police est une des *finest*.

Tout cela c'est autant de gagné, je l'admets ; mais il y a une autre chose qui m'inquiète fort, un *hic* qui me semble redoutable et bien plein d'imprévu, un petit point noir dont il serait bon de s'occuper dès maintenant si l'on ne veut pas qu'il tourne au gros orage.

Si vous ne devinez pas de quoi je veux parler, je vais le dire en deux mots :

Qui sera maire l'année prochaine ?

Si j'ai employé pour arriver à ce point d'interrogation toutes les précautions oratoires et les circonlocutions qui précèdent, c'était pour montrer que je considère la chose comme excessivement grave et délibérément sérieuse.

Nous n'avons pas été gâtés depuis quelques années, nous avons eu à la mairie un très brave homme comme M. Jacques Grenier, qui a fait un bon maire d'affaires, mais qui n'avait ni la santé ni les goûts, ni les habitudes pour

faire un maire d'apparat comme il conviendra dans les circonstances où nous serons placés l'année prochaine.

Depuis, nous avons un autre excellent homme, M. James McShane, tout le contraire de son prédécesseur, nature bruyante, exhubérante, enthousiaste, mais qui ne ferait pas davantage l'affaire. Trop d'apparat et pas assez d'apprêt.

Il nous faut donc trouver quelque chose de nouveau, un phénix ou du moins ce qui s'en rapproche le plus pour la durée de l'Exposition.

L'Association Immobilière de Montréal, avec laquelle nous ne sommes pas toujours d'accord, bien que nous ayons pour ses membres le plus profond respect, croit trouver un moyen d'assurer à la ville un représentant impeccable et aussi proche que possible de la perfection, en exigeant une qualification foncière de vingt mille dollars.

C'est toujours l'histoire des gros sous qui appellent les gros sous et croit voir dans leur concentration une protection mutuelle.

Je ne partage pas cet avis-là, peut-être parce que je n'ai ni gros ni petits sous, mais enfin je n'ai jamais remarqué, depuis que je suis les assemblées délibérantes, que ce soient les plus riches qui votent le plus difficilement les dépenses publiques. J'ai toujours vu au contraire les riches proposer des entreprises et se mettant à la tête de votes de subsides, de demandes de subventions fantastiques que les pauvres diables auraient eu honte de mentionner.

Si l'on veut se donner la peine de réfléchir un peu à l'exemple que je cite là et être de bonne foi, on admettra que je ne m'écarte pas de la vérité, et la qualification imposée à un représentant n'est pas un indice de sa parcimonie dans l'emploi des deniers de l'Etat ou de la Cité.

D'ailleurs, il y a à cela une bonne raison : les riches seuls ont le moyen de se rembourser dans les grands prix.

Sous le rapport de l'intelligence et des bonnes manières, d'élévation, de la qualification, ce n'est pas un *criterium* concluant, pas même un indice.

Ce n'est donc pas là que je vois un moyen d'améliorer notre position.

Je pense que dès le début il importe de surveiller l'opération et, par une sélection raisonnée, d'amener autant que possible la lutte entre individus également acceptables.

Un système déplorable, par exemple et qui a causé une foule des erreurs que je signalais, est de laisser les candidatures pousser d'elles-mêmes, s'implanter, prendre racine avant une entente quelconque entre ceux qui auraient un mot à dire, un conseil à donner, soit par suite de leur rang dans la société, de leur position dans la ville ou de la responsabilité qui leur incombe.

Un premier triage doit se faire en petit comité dans chacune des fractions qui divisent notre politique municipale, afin de ne pas laisser l'opinion s'égarer aveuglément sur une foule de noms.

Plus tard l'électorat choisira le plus digne entre les dignes.

A quoi bon annoncer dès maintenant qu'on a demandé à Monsieur le Sénateur UN TEL, à Monsieur l'avocat UN

TEL, à Monsieur le marchand UN TEL de se présenter à la mairie.

Il y a longtemps que cela se dit : ON est une bête ; dans ce cas-ci le dicton conserve sa vérité. Agir de la sorte, c'est provoquer des gâchis, pas autre chose.

Recueillons-nous, examinons autour de nous, cherchons l'homme qui convient, et lorsque nous l'aurons trouvé, faisons-en part à nos amis sans aller trompeter notre trouvaille dans les colonnes de journaux, au risque de tuer dans l'œuf une candidature qui eût put réussir.

Je le répète, il nous faut l'année prochaine un maire français, qui réunisse à la fois les conditions suivantes : des ressources financières suffisantes pour subvenir aux exigences de la charge ; une intelligence qui le mette à même de faire valoir les avantages de notre cité et de tirer parti des enseignements qui lui seront fournis par les visiteurs : l'habitude du monde pour nous éviter les gâffes et les impairs commis par ses prédécesseurs.

Maintenant, cherchez et trouvez.

CITOYEN.

#### CONSEILS A UN JEUNE LITTÉRATEUR

### L'art d'ARRIVER

(Suite)

Dans tes romans, selon que tu les dédieras aux pauvres ou aux riches, — car l'argent, ainsi que tu le penses très justement, est le premier et le dernier mot du problème moderne, — tu exploiteras le rêve du million (c'est le rêve des pauvres) ou le cauchemar de la misère (c'est le cauchemar des riches). A mon sens, tu auras plus de profit et d'agrément si tu t'adresses exclusivement, selon que je te le conseillai déjà, à l'élite, c'est-à-dire aux riches.

#### VI. — LE CHAPITRE DES FEMMES.

Sous cette rubrique, Marcellus, je devrais seulement écrire ton éloge. Sur ce sujet, en effet, je n'ai guère à t'enseigner, et plutôt, hélas ! aurais-je beaucoup à apprendre de toi.

Nous avons composé ton personnage, congrûment nuancé ton âme et choisi le chemin qui doit te mener le plus vite au plus loin. Sur ce chemin se dresse un fantôme puissant, une ombre redoutable et charmante par qui tu périrais s'il n'était écrit que tu dois triompher par elle.

Axiome. La femme est, pour l'homme de lettres, le pire des dangers quand elle n'est pas le meilleur des secours. (Vieil axiome !)

Il faut avoir les femmes pour toi, mon camarade.

Je crois, sans flatterie, que tu les auras sans peine.

Tu n'as pas la beauté qui épouvante, mais tu n'as pas la laideur qui choque. Ton intelligence n'éclaire pas, elle ne brûle pas non plus. Tu es sensuel (sans excès) et gourmand. Tu n'as de scrupules d'aucun ordre. Ton habit te va bien. Tu parles volontiers, facilement, agréablement même et sans réléchir. Tu mens avec spontanéité. Tu n'es pas encombrant, et ton regard sans flamme prévient qu'avec toi les liaisons ne durent guère et ne tirent pas à conséquence...

Je crois, sans flatterie, que tu auras sans peine les femmes pour toi.

Oh ! je ne te promets pas l'amour de ces rares êtres qui unissent aux plus merveilleuses qualités de féminine grâce la sensibilité aiguë et profonde jusqu'à la passion, l'intelligence subtile et haute jusqu'à la divination. — Ne

les regrette pas ! Sans compter qu'elles te sont étrangères à ce point que tu passerais mille fois auprès de l'une d'elles sans la voir, sans compter que, si tu pouvais la voir, tu ne pourrais ni l'entendre ni lui parler, et que ton premier et le plus légitime mouvement serait de la fuir, sache bien que de telles femmes consomment vite et fatalement l'âme la plus virile, et qu'il suffit de les avoir entrevues pour concevoir de tout ce qui n'est pas d'elles un dégoût irréparable.

A quoi veux-tu qu'on arrive avec cette blessure à l'esprit et au cœur ?

Mais les dieux t'ont fait invulnérable. Ils t'ont garanti de l'amour comme du style. Ton heureuse nature ne prend rien au sérieux, et tu n'as qu'à suivre ta pente pour parvenir, tous dangers évités, au facile éden de ton choix.

Je te vois à table : *elles* t'écoutent. Je te vois au salon : *elles* t'entourent. O la grâce de parler toujours sans jamais rien dire, d'être toujours gai, toujours prêt aussi à la soumission, avec toutefois du caprice, non motivé, qui fait qu'elles ne sont qu'à demi sûres de la conquête ! Tous ces dons, tu les as, et d'autres encore. Tu es complaisant, insinuant, ce soir : hier, on ne savait rien obtenir de toi. Tu prétextais des soucis (toi !) ou la migraine, et tes gestes languissants intéressaient en l'énevraçant ta galerie légère de belles épaules... A l'écart, je surveille deux habits noirs, un peu plus jeunes que toi, qui commentent entre eux, à voix basse, ton jeu : t'en doutes-tu ? Ce sont tes élèves, ils sont en train de prendre leur leçon, et je n'ai qu'à les louer de t'avoir élu pour maître.

#### VII. — DERNIER CONSEIL.

Je suis pris d'une sorte singulière d'émotion en pensant que je vais (enfin !) te quitter. Et je voudrais, en te faisant mes adieux, te prodiguer les plus doux noms, comme : heureux crapule ! parfaite canaille ! délicieux empoisonneur ! joli scélérat !...

Mais ce n'est pas l'heure de plaisanter, et j'ai un mot encore à te dire.

A propos de la Réclame.

Avec tes admirables dispositions, je ne doute point que tu passes bientôt maître en cet art, qui est aussi une science. Il y faut surtout du courage : ne te ménage pas, Marcellus ! Ce sont les douze travaux d'Hercule à faire tous les jours (comme a dit un poète).

Il faut que tu sois, à toute heure de nuit et de jour, *simultanément* dans tous les lieux où il convient qu'un homme de goût se montre, — tant qu'enfin, ta présence étant devenue nécessaire partout, tu pourras t'abstenir d'aller nulle part : car alors les reporters seront obligés de constater ton absence, et nous lirons avec surprise, avec inquiétude, dans les échos, que "M. Marcellus n'y était pas" !

En attendant cet heureux jour, ne t'économise donc pas et ne dédaigne rien. La réclame est la moitié de tout. Subventionne secrètement ton bottier, ton tailleur, pour qu'ils donnent à leurs nouveaux produits ton nom. Fais annoncer ta mort aujourd'hui et démens-la demain. Paye des mendiants pour qu'ils crient ton nom dans ta rue à dix heures du soir. Ecris toi des lettres dans tous les grands hôtels du bord de la mer. Que ta signature se lise sur tous les registres d'enterrements ou de mariages. Disparais quelquefois sans crier gare : ta réapparition sera d'un effet éclatant...

Et cent mille autres inventions que tu sauras bien imaginer te suggérera l'opportunité des circonstances.

Ai-je tout dit ? Ta propre expérience réparera mes oublis.

Excuse les fautes de l'auteur.

Et va, mon am ! va, réit Marc, Suis ta pente.

# LIBRAIRIE

DU

## CANADA-REVUE

MONTREAL

ADRESSEZ LES DEMANDES A  
M. LE DIRECTEUR DU CANADA-REVUE,  
à Montréal.

Livrés à \$1, franc de port.

ŒUVRES D'ALPHONSE DAUDET.

Numa Roumestan. 1 vol.  
Le Nabab. 1 vol.  
Le Petit Chose. 1 vol.  
Lettres de mon moulin. 1 vol.  
Contes du Lundi. 1 vol.  
Tartarin de Tarascon. 1 vol. illustré  
Tartarin sur les Alpes. 1 vol. illustré  
Port-Tarascon. 1 vol. illustré  
Trente ans de Paris. 1 vol. illustré  
Souvenirs d'un homme de lettres.  
1 vol. illustré  
Les Femmes d'Artistes. 1 vol. illustré  
Jack. 1 vol. illustré  
L'Immortel. 1 vol. illustré  
Les Rois en exil. 1 vol. illustré  
Robert Helmont. 1 vol. illustré  
L'Obstacle. 1 vol. illustré  
L'Evangéliste. 1 vol.  
Rose et Ninette. 1 vol.

ŒUVRES DE GEORGE OHNET.

Serge Panine. *Ouvrage couronné par  
l'Académie française.* 1 vol.  
Le Maître de Forges. 1 vol.  
La Comtesse Sarah. 1 vol.  
Lise Fleuron. 1 vol.  
La Grande Marnière. 1 vol.

Les Dames de Croix-Mort. 1 vol.  
Noir et Rose. 1 vol.  
Volonté. 1 vol.  
Le docteur Rameau. 1 vol.  
Dernier Amour. 1 vol.  
Dette de Haine. 1 vol.  
L'Ame de Pierre. 1 vol. illustré

ŒUVRES D'OCTAVE FEUILLET.

Les amours de Philippe. 1 vol.  
Histoire de Sibylle. 1 vol.  
Le Journal d'une femme. 1 vol.  
Julia de Tréceur. 1 vol.  
Monsieur de Camors. 1 vol.  
Le Roman d'un jeune homme pau-  
vre. 1 vol.  
La Veuve. 1 vol.  
La Morte. 1 vol.  
Un Mariage dans le monde. 1 vol.  
Histoire d'une Parisienne. 1 vol.  
La Petite Comtesse.—Le Parc-Oncosta.  
1 vol.  
Le Divorce de Juliette. 1 vol.  
Scènes et Comédies. 1 vol.  
Scènes et Proverbes. 1 vol.  
Bellah. 1 vol.  
Honneur d'Artiste. 1 vol.

Prix de chacun des ouvrages ci-  
dessus expédiés *franco* au Canada ou  
aux Etats-Unis.

\$1.00 LE VOL.

La Librairie du CANADA-REVUE se  
charge de fournir aux abonnés tous  
les ouvrages français de mérite qui lui  
seront demandés aux conditions ordi-  
naires de la librairie.

Toute demande doit être accompa-  
gnée de son montant en argent ou  
mandat postal.

# Petit Traité

DE

## SOLFÈGE

PAR

### CHARLES LABELLE

Le petit Traité de Solfège est un  
ouvrage qui devrait être entre les  
mains de tous ceux qui désirent ap-  
prendre à lire la musique.

PRIX . . . 40 Cents

En vente chez

EMILE DEMERS

1611 Rue Notre-Dame,  
Montreal.

## COMPAGNIE D'EXPOSITION de MONTREAL

— GRANDE —

# EXPOSITION

PROVINCIALE A MONTREAL

15 Septembre 1892.

DEUXIEME EXPOSITION ANNUELLE

Grande exposition de bestiaux. Magnifique éta-  
lage horticole. Belle collection de reliques histori-  
ques, par la société des antiquaires et numismates.  
Attractions extraordinaires, ascensions en ballon,  
descentes en parachute, par Stanley Spencer, aéro-  
naute anglais d'un grand renom, fanfare militaire  
et concert, beaux feux d'artifice et belle musique,  
brillantes illuminations électriques.  
Service du Tramway Electrique jusqu'aux ter-  
rains.

Exposition ouverte le Jour et le Soir.

ADMISSION — — — — — 25 Cents.

Toute demande d'espace doit être faite immédia-  
tement.

Pour listes de prix et toutes informations, s'a-  
dresser à

**S. C. STEVENSON,**

Gérant et Secrétaire,  
Montreal

9, 10, 11, 12

# PAPETERIE

— POUR —

LES GENS DE PROFESSION,  
AVOCATS, MEDECINS,  
ET LES COLLEGES, UNIVERSITES, ETC.

AGENTS POUR LA VENTE DU CLAVIGRAPHIE

" CALIGRAPH "

ET DU REPRODUCTEUR POMEROY,

POUR LA CALLIGRAPHIE ET LA CLAVIGRAPHIE

Demandez des Circulaires.

MORTON, PHILLIPS & CIE.,

Papetiers, Fabricants de Livres Blancs et Imprimeurs,

1755 ET 1757 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

